HAL open science

Littératures orales des Philippines

Elisabeth Luquin

To cite this version:

Elisabeth Luquin. Littératures orales des Philippines. Licence. France. 2021. hal-03324293

HAL Id: hal-03324293

https://hal.science/hal-03324293v1

Submitted on 23 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cours FIL3A08a/ FIL3B08a de licence de filipino, 2018-2019
Elisabeth Luquin

LA LITTERATURE PHILIPPINE

La littérature philippine est de nature hétérogène. Elle est philippine, bien sûr, mais aussi asiatique, ou plus précisément austronésienne ou encore malaise, tout en possédant certains traits de la littérature occidentale, voir même transnationale.

Qu'elle soit écrite dans une des langues du pays, en anglais ou en espagnol, la littérature philippine consiste en un assemblage de plusieurs siècles d'influences diverses, d'intensité et d'impacts variés. C'est un mélange d'éléments étrangers que les groupes ethnolinguistiques de l'archipel ont assimilé.

La littérature écrite en alphabet romain date d'environ 400 ans. Il existait une littérature écrite en alphabet scripto-syllabique tel le *baybayin* pour le Tagalog (Chirino 1604), l'alphabet des Mangyan Patag et des Bukid de Mindoro (Postma 1989) ou encore celui des Tagbanwa de Palawan. Ces trois derniers alphabets sont encore utilisés pour écrire des poèmes. Les points ou les traits servant d'accentuation que l'on plaçait au-dessous ou au-dessus des lettres leur conféraient un son défini et une signification distincte. On écrit de haut en bas et le lit de gauche à droite.

Un résumé rapide de certains aspects de l'histoire philippine[1] est indispensable à la compréhension et à l'appréciation de la littérature en ce qui concerne son contenu, sa nature et sa signification.

- L'archipel philippin est habité par différents groupes ethnolinguistiques tous de langues austronésiennes. Les Philippins parlent douze langues de plus d'un million de locuteurs (tagalog - la langue nationale appelée filipino -, cebuano - appelé aussi bisaya -, ilocano, hiligaynon, waray-waray, bikolano, kapampangan, pangasinan, maranao, maguindanao, kinaray-a, tausug) et environs cent-cinquante langues de moins d'un million de locuteurs. Avant l'arrivée des Espagnols, chaque société avait une organisation

[1] Ce cours est une approche historique (i. e. chronologique) de la littérature philippine.

sociale particulière. De plus, la littérature orale était très riche pour chaque société. Les formes littéraires sont diversifiées : épopées, récits, poèmes chantés ou non, proverbes, devinettes, différents types de verlans, etc. La musique est aussi particulière à chaque société : gongs, flûtes, guimbardes, tambours, différentes formes de lûtes, guitares, le violon, etc.

Ces groupes ethnolinguistiques ont joué un rôle dans le développement de la littérature philippine actuelle.

…Les différents groupes austronésiens sont arrivés au moyen de leurs embarcations appelées *vinta* ou *balangay* (voir aussi la notion de *banwa* à expliquer). Ces migrants se sont installés sur les côtes dans les plaines de l'archipel….

… Des traces historiques fragmentaires montrent qu'à partir du 7ème siècle l'archipel faisait probablement partie du grand empire hindou malais *Shri-Vijaya*[1]. Au 14ème siècle, il dépendait de l'empire malais *Madjapahit*[2] dont la capitale était alors à Java. A la désintégration progressive de cet empire, les sociétés des côtes (principalement à Mindanao et Cebu) furent divisées en petites unités politiques ; chacune gouvernée par un *rajah* ou un *sultan*. Un certain nombre de sociétés plus reculées ne dépendaient pas de ces unités politiques.

…Des marchands arabes ou des malais musulmans sont venus par Sumatra introduisant l'Islam dans les îles, vers 1450.

---

[1] Voir O. Beyer p. 864, 1921. Thalassocratie: sociétés basées sur l'espace maritime. Définition de http://fr.encarta.msn.com : Srivijaya, royaume de, ancien royaume malais (VIIe siècle au XIVe siècle) qui connut son apogée aux alentours de l'An Mil et domina le commerce maritime de l'Asie du Sud-Est pendant cinq cents ans. Le royaume de Srivijaya fut édifié au VIIe siècle à partir de Palembang (sur l'île de Sumatra), qui fut probablement sa capitale, du moins à ses débuts. Il étendit rapidement son hégémonie au reste de l'île, puis sur la péninsule malaise, contrôlant ainsi le détroit de Malacca. À l'apogée de son pouvoir et de son prestige, aux alentours de l'An Mil, il domina aussi une partie importante de Java à l'ouest de Bornéo. Les marchands de Srivijaya entretenaient un commerce actif avec la Chine et l'Inde et érigèrent même des temples bouddhiques sur la côte de Coromandel (côte sud-est de l'Inde) utilisés par leurs agents commerciaux. En 1025, un important raid des Chola d'Inde sur Srivijaya laissa le royaume momentanément désemparé, permettant ainsi à Airlangga, roi de Java oriental, de retrouver son patrimoine. Le royaume se releva sans jamais parvenir à retrouver sa puissance passée. Il déclina lentement au XIIe siècle, et, au siècle suivant, il fut éclipsé par les royaumes javanais de Singosari et de Majapahit. Le royaume de Srivijaya fut le propagateur de la langue et de la culture malaise.

[2] Définiton de http://fr.encarta.msn.com : Majapahit, empire maritime javanais qui domina un ensemble de petits royaumes d'Indonésie et de la péninsule de Malacca du début du XIVe siècle jusqu'au début du XVIe siècle. Il fut fondé par Vijaya, gendre du roi Kertanagara de Singasari, qui régna de 1293 à 1309. Ses forces résistèrent avec succès aux Mongols, lorsque ceux-ci cherchèrent à tirer profit de la lutte pour la succession de Vijaya. Guidé par Gajah Mada, Premier ministre de 1331 à 1364, le royaume adopta alors une politique expansionniste qui, en un peu plus de deux décennies, lui permit de prendre le contrôle de presque tout le territoire de l'actuelle Indonésie et d'une bonne partie de la péninsule de Malacca. La puissance du royaume de Majapahit, basée sur la maîtrise du trafic maritime, et donc du commerce de la région, déclina après la mort de Gajah Mada ; en 1520, elle avait virtuellement disparu.

Les sociétés philippines ont donc à la base une « culture austronésienne », et certaines d'entre elles ont des influences hindoues (jusqu'au 14ème siècle) et musulmanes (à la fin du 14ème)[1], puis chrétienne espagnole à partir du 16ème siècle…

Les rituels étaient (et le sont encore pour certains) étroitement liés à l'activité littéraire. De nombreuses sociétés d'Asie du sud-est ont un registre poétique identique au registre rituel[2]. Trois « religions » sont présentes : le culte des ancêtres, l'islam et le christianisme - chacune exerçant une influence caractéristique sur la culture.

Par exemple, la relation étroite aux morts (culte des ancêtres) a donné naissance, après l'imposition du christianisme, aux genres littéraires comme le *karagatan* - un jeu poétique (voir partie II pp. 27-29 du polycopié) -, le *duplo* – un concours poétique effectué pendant la veillée au mort (*idem*)- et le *dalit* un hymne religieux (*idem*).

A la lumière de ces faits historiques, la charpente de l'histoire littéraire philippine peut être découpée en termes de périodes littéraires, mais n'impliquent pas un commencement et une fin distinctes. Je les ai divisées en quatre grandes parties (titres provisoires):

Partie I **Les littératures orales**

Partie II. **L'époque de la colonisation espagnole** (de 1565 à 1897) couvre toute la littérature dite de religion et de moralité, qui provient de l'influence espagnole.
La Période nationaliste, incluse dans cette période, comprend les écrits des écrivains philippins, d'abord en espagnol, puis en langue vernaculaire vers la fin de la conquête et le début de la colonisation étatsunienne.

Partie III. **La période de la colonisation étasunienne** est marquée par le « trilinguisme » de la littérature philippine avec l'introduction de l'anglais, qui compliqua davantage le problème de la langue et ceci jusqu'à aujourd'hui. A cette époque, on écrivait dans une langue vernaculaire (tagalog, bicolano, cebuano, etc.…) et/ ou en espagnol, et/ ou en

[1] Makdoum est arrivé en 1380.
[2] Voir James J. Fox 1988 et 2005.

anglais. Cette période inclut l'occupation japonaise pendant laquelle l'anglais fut interdit et le Tagalog promu.

Partie IV. **La période contemporaine**. La littérature de 1945 jusqu'à nos jours.

Partie I. Les littératures orales

Chaque groupe ethnolinguistique a une classification de ses formes littéraires. Par exemple en tagalog, les termes français « légende » et « mythe » se disent d'un seul terme *alamat* ; la fable n'existait pas jusqu'à l'arrivée des Espagnols et s'appelle *pabula* (emprunt espagnol *fabula*). Ce que nous appelons « conte » se dit « histoire » *kuwento* (esp.), *istorya* (esp.) ou *salaysay*[1] ; les devinettes *bugtong*. Chez les Mangyan Patag par exemple, le mythe/ récit se dit *suyut* et l'histoire *tultulanon* (*tultul* « raconter, narrer »). Le premier doit être récité la nuit, car c'est le jour chez les ancêtres, et il s'agit des récits « mythiques », autrement dit l'Histoire de cette société. Par contraste, les histoires sont récitées n'importe quand – jour et nuit.

D'autres groupes ethnolinguistiques possèdent des épopées. Celles-ci sont *a priori* différentes des récits/ mythes, mais en relation avec eux.

I. Les récits ou mythes

Pour chaque société philippine, la vie sociale était organisée par un corps de rituels réceptacles de toutes les valeurs d'une société transmises de génération en génération. Dans les sociétés de langues austronésiennes précoloniales les êtres sont constitués de relations aux ancêtres par l'intermédiaire de la terre, de la localité et des rituels. A partir de l'analyse des mythes et des rituels, en plus des discours des interlocuteurs, il est possible de décrire la relation aux ancêtres, indéfiniment répétée dans la narration des mythes. De plus, certaines sociétés font encore de nos jours des offrandes aux ancêtres dont il est question dans les mythes.

« Autrefois » et l'origine sont prééminents au temps présent ; ainsi les mythes mais aussi l'expression courante « les anciens/ancêtres ont dit que » sont le fondement des sociétés. B. Kapferer décrit le processus des mythes ainsi:

> « Reconfigurés dans la structure du rite, les mythes deviennent des éléments dans un processus de la (re)formation humaine qui dévoile la complexité de la socialité

[1] *Salaysay* signifie « narration, rapport, histoire » (*saysay* « déclaration, énonciation, narration »), par contraste *kasaysayan* signifie « Histoire ; valeur ».

humaine et les façons dont les êtres humains doivent constamment créer et recréer aussi bien eux-mêmes que les ordres de leurs mondes »[1].

Les mythes sont, selon les contextes et les occasions, en perpétuelle élaboration à partir du socle des mythes d'origine. Pour certaines sociétés les mythes sont leur Histoire. Le terme « mythe » est polysémique (qui a plusieurs sens), ici il est compris dans son sens premier de la définition (ethnocentrique) du Grand Robert :

« 1. Récit fabuleux, le plus souvent d'origine populaire, qui met en scène des êtres incarnant sous une forme symbolique des forces de la nature[2], des aspects du génie ou de la condition de l'humanité. - Fable, légende, mythologie. Importance des mythes dans les religions primitives. Mythes solaires. Mythes de la cosmogénie polynésienne (- Forme, cit. 58). Mythe grec (- Férocité, cit. 4). Mythe d'Antée (cit. 2), de Cybèle, d'Orphée, de Prométhée (- Foie, cit. 5)... Mythes chrétiens, païens, profanes. Caractère (cit. 31) sacré du mythe. Rôle des mythes dans les littératures populaires. Le Mythe de Sisyphe, ouvrage d'A. Camus (1942). Mythes et légendes. Mythe et épopée, ouvrage de G. Dumézil. Utilisation des mythes dans la reconstruction de l'histoire. Étude anthropologique, structurale des mythes.
Par ext. Représentation de faits ou de personnages dont l'existence historique est réelle *et/* ou admise, mais qui ont été déformés ou amplifiés par l'imagination collective, une longue tradition* littéraire... - Légende. Le mythe de Faust, de Don Juan. Le mythe napoléonien. Le mythe de l'Atlantide. »

Les fonctions de ces récits[3] oraux sont variées :

- une expression des représentations sociologiques ou valeurs de la société (quelle est l'origine de l'humanité ? des esprits malveillants ; etc.) ;
- un enseignement des règles de comportement de l'individu par rapport à la société. Dès son enfance, une personne doit savoir se comporter vis-à-vis du groupe : c'est le récit qui l'y aide ; il y apprend comment sa société fonctionne par des structures et des lois sociales spécifiques (Avec qui se marier ; pourquoi respecter les aînés ; comment planter, chasser, etc.)
- une fonction étiologique (recherche des causes) pour l'éveil de l'enfant à son milieu, lui permettant l'apprentissage du monde ;
- une fonction ludique.

[1] « Reconfigured into the structure of rite, the myths become elements in a process of human (re)formation which unfolds the complexity of human sociality and of the ways human beings must constantly create and recreate themselves and the orders of their worlds » (p. 82, 1997). (Traduction personnelle).
[2] L'expression « éléments naturels » aurait été plus appropriée.
[3] J'emploierai en alternance les termes « mythe » et « récit ». Je ne parle pas ici de contes ou de légendes. Il n'y a pas de terme en tagalog ou dans d'autres langues de l'archipel pour différencier ces catégories occidentales.

Avec la colonisation des Espagnols et l'imposition du christianisme dans l'archipel, ces récits devinrent progressivement souterrains dans les lieux où les colonisateurs s'étaient installés. Les récits chrétiens ont pris la place de ces récits dits traditionnels, sans toutefois mourir complètement. Parmi les sociétés des plaines en contacts avec les colonisateurs un « dialogue » est né entre ces deux traditions, construisant ce qu'on appelle le « catholicisme populaire ».

Les mythes composent un genre littéraire qui exprime une vision du monde d'une société, son origine et son fonctionnement. Ce sont des récits fondateurs que les membres d'une société se transmettent depuis les temps les plus anciens. Ils se distinguent d'autres « textes oraux » avec lesquels ils sont étroitement liés comme les invocations rituelles, les poèmes, les épopées. La distinction entre ces textes oraux s'appuie sur le mode narratif particulier, le moment de leur narration ainsi que le contenu.

La vision du monde des sociétés de l'archipel est différente selon chacune d'elles. Cependant il est possible de dire qu'un schéma commun se dessine. La plupart des entités/ déités créatrices ou non de l'univers sont souvent un ou plusieurs ancêtres supérieurs aux autres, puis d'autres ancêtres primordiaux (terre, mer, étoile, lune, etc.) ont une relation spécifique avec les vivants. Dans toutes ces sociétés, les morts non transformés en ancêtres deviennent des esprits malfaisants. D'autres ancêtres sont bienfaisants. Notons que les morts proches temporellement des vivants ne sont pas de suite des ancêtres.

Les ancêtres (ou « divinités »[1]) ont des formes corporelles identiques ou distinctes des vivants, résident en des lieux spécifiques (arbre, sous la terre, liane, montagne, rocher, mer, etc.), et possèdent des « pouvoirs » ou des efficacités non humains. Notons que dans le vocabulaire de ces sociétés, il n'existe pas ou n'existaient pas les concepts dichotomiques judéo-chrétiens nature/ culture, société/ cosmos, naturel/ surnaturel. Les termes occidentaux « religion », « croyances » n'existent pas non plus dans ces langues. La religion/ les croyances ne sont pas séparées du reste de la société : ce qu'on appelle l'économique, le social, le politique… (Voir Marcel Mauss bibliographie).

[1] Définition du Grand Robert : « Etre divin » et « Ce que l'on adore, que l'on considère comme une puissance surnaturelle » ; Synonyme de dieu, déité etc. Attention dans ces sociétés le terme « surnaturelle » n'existe pas, il se rapproche plus de « invisible » et « efficacité non-humaine ».

Trois types de relations régissent la société : les relations entre les vivants, les relations entre les vivants et les esprits malveillants, et les relations entre les vivants et les ancêtres. Les relations les plus importantes sont celles entre les vivants et les ancêtres qui représentent l'autorité ; ils sont les institutions de la société. En effet, si les êtres humains ne respectent pas les règles de la société, ils se voient attribuer des maladies ou la mort, ils se voient priver de l'abondance des récoltes. Les morts ou les ancêtres font payer lourdement les auteurs de l'infraction et parfois toute la société. Ainsi les ancêtres signent leur autorité sur les humains. Autrement dit, l'ordre de la société est bouleversé (voir notamment V. Turner[1]), jusqu'à ce que les rituels appropriés réparent ces mauvaises relations.

Les récits traitent aussi de l'origine des événements, des phénomènes locaux, de la toponymie (l'origine des noms de lieux), de l'étiologie, l'origine des êtres et des choses qui se rapportent à l'invention ou à l'introduction de techniques et de la culture considérée comme essentiels pour la vie de la communauté (l'origine du riz, des bananes, de telle amulette, etc.)[2]. La différence entre mythes/ récits et histoires/ légendes/ fables/ contes - autrement dits les différentes catégorie autochtones - est à rechercher dans la langue de chaque société de l'archipel, dans les sources écrites (en rapport au vocabulaire vernaculaire qui classifie les genres différents).

Je présente ici quelques exemples loin d'être exhaustifs. La plupart sont dans Coyaud ou De Dianou & Pottier (voir bibliographie) qu'ils ont traduit de la littérature anglaise…Je n'ai pas toujours retrouvé les références ou l'origine des récits dans leurs livres. Certaines tournures de français de ces auteurs ne me semblant pas justes, je les ai changées (j'ai aussi corrigé des fautes d'orthographe). De plus, j'ai ajouté des notes dans les récits quand cela était pertinent. Ils se sont aussi appuyés sur les écrits d'un ethno-folkloriste Francisco Demetrio SJ qui a écrit de nombreux articles et ouvrages.

<u>Support pédagogique</u>: récit Mangyan Patag (Hanunoo) traduit en tagalog et à traduire en français.

---

[1]Cet anthropologue avance que les rituels sont organisés en quatre phases principales du processus de la *performance*: 1. brèche avec la vie normale. 2. la crise. 3. l'action de redressement. 4. La réintégration dans la vie normale (1969).

[2] Pour étudier les mythes M. Eliade (1963) les divise en deux grands groupes : 1. les mythes cosmogoniques qui ont pour thèmes la création de l'univers et l'origine de l'Homme, et 2. les mythes théogoniques qui ont pour thèmes l'origine et l'histoire des êtres et les héros culturels. Voir aussi les écrits de G. Dumézil et C. Lévi-Strauss.

Le mythe/ récits cosmogonique (la création de l'univers / du monde) ou mythes d'origine/ récits des origines

La création du monde par « Maykapal »[1]

« Au commencement, le Ciel fut très bas, si bas qu'on pouvait le toucher avec une perche en bambou. En raison de cette proximité, la chaleur intense du soleil brûlait tout ce qui se trouvait sur terre; mers et rivières bouillaient.

Soudain, surgi de nulle part, un géant fit son apparition sur Terre. Cet être gigantesque fut appelé *Maykapal* par les anciens Tagalog qui disaient qu'il était le dieu de l'univers descendu sur terre pour corriger les défauts de son œuvre.

Un être immense, il ne peut se mettre debout à cause du ciel très bas. Et le soleil brillait sur lui et le brûlait. Indisposé par la chaleur et irrité, *Maykapal* se fâcha. Il prit une machette (*bolo*) et perça un œil du soleil. Cela fit du bien à la terre et *Maykapal* pouvait enfin se redresser. Ensuite, de ses mains puissantes, il poussa le ciel devenu plus frais à sa hauteur présente.

Mais *Maykapal* n'était toujours pas satisfait: il trouvait triste la terre aride et froide. Il sortit de sa besace d'étranges graines et les sema ; il déchira les nuages et les fit pleuvoir. Quelques jours plus tard, la terre était couverte de plantes et de fleurs.

Ensuite, *Maykapal* décida d'éclairer la nuit. En effet, l'obscurité lui donnait un sentiment d'insécurité. De la plage, il prit quelques coquillages étranges et scintillants (lesquels ?), les commanda de s'allumer, puis les accrocha au ciel : voilà les étoiles et la lune. Ces modifications faites, *Maykapal* se sentit enfin satisfait; il retourna chez lui, dans sa demeure au *Mont Arayat*[2] ».

Le récit de Magandá et Malakás « Belle et Fort »[3]

« Aux temps les plus reculés, nul être humain ne vivait à la surface de la terre ; il y avait la mer et le ciel, des oiseaux dans les champs, des animaux qui grouillaient dans les

[1] L. Jocano, 1969, traduit de l'anglais puis en français par M. Coyaud 1986. *May* « avoir, il y a » et *kapal* : « épaisseur ; densité ; multitude ». Ce mythe est très certainement de Pampanga, car *Mont Arayat* est dans cette province. Le terme *Maykapal* a été traduit par les missionnaires par « Créateur, Dieu ».
[2] Dans la province kapampangan.
[3] De Dianoux/ Pottier. 2003, pp. 8-9. Et aussi M. Coyaud, 1986, p. 38. Ce récite est certainement tagalog vu les deux noms qui sont des termes tagalog.

forêts. Mais un jour, il y avait un oiseau qui voletait autour d'une branche d'un arbre. Alors qu'il jouait avec une feuille verte, toc…toc…toc… il entendit un bruit sourd.

L'oiseau fut surpris et observa de près. Toc…toc…toc... Qu'est-ce qui veut donc sortir ainsi ? L'oiseau localisa la provenance de ces coups dans un bambou. Mis en face de quelque chose d'embarrassant[1], il réfléchit très longuement. Il pensa qu'il devait donner des coups de bec au bambou. Tukâ…tukâ…tukâ… Il continua ainsi jusqu'à la nuit tombée à frapper du bec du haut vers le bas du bambou à coups fréquemment répétés.

Sous la pression du becquetage, voilà que soudain se fend un petit entrenœud du bambou. Oh, comme ils sont surprenants, ceux qui sont sortis, Magandá, la femme et Malakás, l'homme. "Magandá!» salua celui-ci, en tressaillant de joie. "Malakás!» répondit-elle, quelque peu surprise. Par ces salutations commencèrent à se manifester deux êtres humains vraiment extraordinaires. A partir de ce moment-là, ils s'aimèrent et se multiplièrent en ce monde ». (*Influence des valeurs chrétiennes : amour et multiplication*)

Un crabe croque la lune[2] (récit **Mandaya**, Mindanao)

« Soleil était l'affreux, le querelleur époux de la Lune. Un jour de colère, Lune se fit chasser. Elle courut, trébucha, repartit. Le premier enfant de ce triste couple était une grosse étoile à forme humaine. Un jour de colère, Soleil la coupa en morceaux et la dispersa dans le ciel : c'est l'origine des étoiles.

Un autre enfant de ce triste couple était un gigantesque crabe. Il vivait la plupart du temps dans un grand trou sous la mer: quand il est dans son trou c'est la marée haute ; quand il sort du trou, c'est la marée basse. Chaque fois que ce crabe, nommé *Tambanukanu,* ouvre les yeux, il lance des éclairs. Ce crabe est querelleur comme son père. Parfois il est si fâché contre sa lune de mère, qu'il essaye de l'avaler. Quand les habitants de la terre, qui aiment la lune, voient le crabe prêt à la dévorer, ils sortent vite, crient, tapent sur des gongs, afin de l'effrayer. Alors, ils arrivent à sauver Lune de l'éclipse ».

Les **Manobo**[3] qui résident à Agusan (île de Mindanao), autour des rivières Simulan et Umayan pensent que le monde est un immense champignon disposé sur un pilier de fer dans laquelle demeure une « divinité » (une ancêtre ?) *diwatà*.

[1] Comme dans le mythe mangyan des Ayayangan (Voir Luquin, 2004).
[2] Cole, 1913, traduit de l'anglais par M. Coyaud 1986, p.44.
[3] Ethnonyme de Manuvu.

Récit de la création du monde[1].

« *Manama*[2], la divinité supérieure chez les Manobo vivait dans la plus haute sphère du ciel. Comme il ne voulait pas vivre seul, il créa le ciel, la terre et toutes les créatures vivantes. De la saleté de ses ongles, *Manama* pétrit la terre en la façonnant petite d'abord jusqu'à ce qu'elle devienne grande et ronde. Mais il n'y a avait que des rochers et rien ne pouvait y pousser.

Manama convoitait le monde de son voisin *Oggasi*, la méchante divinité, où tout semblait vert et luxuriant. Il envoya son oiseau *Limokon* voler une particule de cette terre grasse. Il la mélangea avec sa propre terre et en fit des montagnes, des rivières et des océans afin que puisse pousser la végétation. Les premiers arbres sont le rotin et le *lawan*[3]. *Manama* créa ensuite les animaux dans la forêt et les poissons dans la mer, puis les humains, afin que quelqu'un prenne soin des arbres et des animaux.

La création dura six jours (*Influence des valeurs chrétiennes*). Fatigué par sa création, *Manama* se reposa. On dit qu'il était tellement exténué qu'il dort encore de nos jours ».

Les Manobo de Talakogon pensent que *Makalindung* est l'ancêtre primordial (« créateur » selon un grand nombre d'auteurs) qui œuvre dans la maison sur plusieurs piliers dont le pilier central est le plus important[4]. Il réside sur ce dernier en compagnie d'un **python**. Les Manobo d'Argauan et de Hibung ont une ancêtre/ « divinité » *Dagau*, ayant aussi pour compagnon un python, contrôle le monde et les relations avec les humains[5].

Les Bagobo[6] racontent que le *diwatà Eugpamulak Manobo* créa la mer et la terre, et planta les arbres. Il créa le soleil, la lune, les étoiles et la grande **anguille** *Kasili* qu'il enroula autour du monde. Il fit aussi le grand **crabe**[7] *Kayumang* qu'il plaça près de l'anguille, lui permettant ainsi d'aller où il voulait[8].

---

[1] A. Manuel 1977 (?). (Traduit de l'anglais par Mme Pottier, titre et pages?) A rechercher
[2] Racine *ama* ? « père » : influence chrétienne (Dieu le Père) ou l'ancêtre.
[3] *Lawaan* en minangyan est un arbre.
[4] Ces piliers soutiennent la terre.
[5] In Demetrio, 1968, p. 55.
[6] Groupe ethnolinguistique proche des Manuvu.
[7] Anguille, crabe et python sont des motifs communs à nombre de sociétés de langues austronésiennes.
[8] L. W. Benedict, 1916 (page?).

Dans la région de **la Cordillera** (de Baguio à Bontok), selon Jules de Raedt[1] *Kabunian* a enseigné aux humains la culture du riz, l'utilisation du feu et les rituels de mariage. Guerrier, il possède une lance « grosse comme un arbre » et une hache « grande comme un pignon du toit ». Il est le « maître »[2] de tous les chasseurs.

Le terme *kabunian* (revoir les différents sens dans Barton et autres sources + donner les références si étudiants intéressés) a plusieurs traductions/ significations dans la littérature anthropologique : « divinité du ciel ; force supérieure; ancêtre primordial » ; il signifie aussi le niveau le plus bas du ciel, autrement dit celui qui est visible aux humains. Ce terme est également applicable à tout héros culturel, y compris Lumawig[3], qui réside au ciel. Originaire du village ifugaw de Bontok, Lumawig épousa une fille bontok et les pierres de leur maison sont encore visibles. Chaque mois, il est[4] honoré dans un bosquet dont les arbres ont poussé à partir des tombes de ses enfants.

Exemple d'un récit de la création de l'Homme (récit **ifugaw**[5])

« Au début des temps, personne n'habitait la terre. Lumawig descendit sur terre. Il coupa beaucoup de roseaux. Il en rassembla les fragments qu'il éparpilla en différents endroits du monde. « Parlez », ordonna Lumawig à chacun des morceaux de roseau.

Ils devinrent immédiatement des hommes. Chaque fragment était devenu un homme et une femme. Mais le langage de chaque couple était différent de celui des autres.
Chaque couple de femmes et d'hommes à la langue semblable unirent leur destin. Tel fut l'ordre de Lumawig.

Quelques temps après, les hommes se multiplièrent sur terre. Leur langage était pareil à celui de leurs parents. Bref, chaque coin du monde avait sa propre langue.

Lumawig vit que les hommes sur terre avaient beaucoup de besoins. Il créa le sel. Il dit aux habitants d'une localité de cuisiner avec le sel et aussi d'en vendre dans les villages aux alentours. Ceux-ci ne le comprirent pas. Lorsque Lumawig rendit à nouveau une visite sur la terre, le sel n'avait pas encore été touché. Il prit en conséquence le sel, l'apporta à ceux qui

[1] « Religious Representations in Northern Luzon », in *St. Louis Quarterly* 2, 1964.
[2] Le terme « ancêtre » serait plus approprié.
[3] Voir ce que dit M. Aufray à propos de ce héro culturel que l'on retrouve en Polynésie sous le nom de Mawi (2004). Wilson 1953. D. L. Eugenio (1993).
[4] Etait ?
[5] De Dianoux/ Pottier. 2003, pp. 18-21. En langue anglaise dans Del Castillo y Tuazon, p. 63.

venaient de May-ínit (littéralement « les gens de la chaleur»[1]). Ceux-ci suivirent son conseil. Depuis lors, ceux de May-ínit sont propriétaires du sel; ceux des autres vallées/ régions leur en échangent.

Lumawig alla voir ceux de Bontoc. “Prenez de la glaise», leur dit-il. “Pétrissez-là et ensuite moulez-là. Faites des pots et des jarres en terre.». Les habitants de Bontoc lui obéirent, mais ils ne surent pas modeler; les pots et les jarres qu’ils fabriquèrent étaient mal agencés et vilains. “A partir de maintenant», leur dit Lumawig, “Echangez à d’autres les pots et les jarres dont vous aurez besoin.»

Lumawig alla vers les habitants de Samoki[2]. Il leur ordonna de faire des pots et des jarres en terre. Ceux que firent les gens de Samoki étaient beaux. Lumawig était content. “A partir de maintenant», dit Lumawig aux habitants de Samoki, “fabriquez beaucoup de pots et de jarres en terre afin de les échanger en d’autres régions.» Ainsi Lumawig apprit-il aux hommes sur terre la façon de travailler. Il leur donna ce dont ils avaient besoin en premier lieu ».

[Les humains viennent des roseaux]

La Création selon les **Bilaan**[3] de Mindanao

« Au début vivait un être incomparablement grand nommé Melu. Quand il était assis sur les nuages, sa résidence, il occupait tout l’espace. Ses dents étaient faites d’or pur. Il tenait à sa propreté et se frottait continuellement. Il amassait beaucoup de peau morte et de crasse devenues si grosses que Melu ne savait qu’en faire. Il décida alors de créer la terre.

Il modela ce tas de peaux mortes et de crasse, en fit la terre. Avec le reste, il fabriqua deux humains[4]. Il ne lui restait plus qu’à faire le nez, quand Tau Tana[5] apparut et voulut l’aider, contre son gré. Ils se disputèrent. Finalement Tau Tana mit deux narines à l’envers. Melu et Tau Tana donnèrent un coup de fouet aux créatures, qui se mourraient. Melu retourna dans les nuages. Tau Tana retourna sous terre.

Il se mit à pleuvoir. Les humains avaient l’eau qui leur tombait directement dans les narines. Ils étaient presque étouffés. Melu redescendit leur mettre le nez dans le bon sens.

Le premier homme et la première femme étaient nés ».

---

[1] Littéralement « [où] il y a du chaud ».
[2] Un autre village de Bontoc.
[3] Cole 1913. Traduit de l’anglais dans M. Coyaud/ J.-P. Potet 1986, p. 44.
[4] A Tahiti, le Grand Dieu (par opposition aux petits dieux) a utilisé les parties de son corps pour fabriquer les humains.
[5] *Tau* signifie « humain » et *tana* « terre ».

La création de l'homme chez les **Bisayà** (trois versions)

Le conquistador Miguel de Loarca[1] rapporte en 1582 que les Bisayà avaient une légende selon laquelle la brise terrestre[2] et la brise marine[3] se marièrent. La brise terrestre apporta un roseau planté par le dieu Captan. Quand ce roseau poussa, il se brisa en deux parties dont l'une devint un homme et l'autre une femme. On appela l'homme Sicalac (Sikalak) et la femme Sicauay (Sikaway).

Diego Lope Povedano[4] quant à lui donne une autre version de ce même récit en 1578:

« *Macaaco*, père des premiers peuples emprisonna ces derniers dans un entre-nœud de bambou. Le roi des tourterelles vint à passer. Quand il tira sur le bambou, il en sortit un homme de couleur mais fort beau qui s'appelait Silalac[5] et une femme qui se nommait Sibabaye[6].

Ils tombèrent amoureux l'un de l'autre ; cependant, la femme rejeta l'homme, prétendant qu'elle ne pouvait aimer un homme qui provenait du même entrenœud qu'elle[7]. Toutefois, ils se mirent d'accord pour en parler au roi (sic ? ancêtre) des Tremblements de terre, *Macalinog*[8]. Dès que Macalinog les vit, il approuva leur union en leur assurant qu'ils devaient se marier pour que le monde soit peuplé. »

Jose Maria Pavon y Araguro[9] en donne une troisième version :

« Le premier homme et la première femme résultèrent d'une rencontre romantique (sic) entre deux esprits très puissants : Captan[10], le beau dieu des brises célestes et Maguayen, la belle déesse des brises marines ».

Les **Ilonggo** de Négros appellent le « créateur » (sic) Laon, nom qui signifie « ancien, vieux »[11].

Selon un récit de Negros occidental[1], l'univers n'était pas peuplé, sauf par un oiseau, Manaul[2]. Cet oiseau avait le droit de voler absolument partout, mais Laon lui imposa une

---

[1] 1903-1909 ?
[2] *'Amihan* ?
[3] *'Abagat* ?
[4] 1951, traduit en français par Marina Pottier. (Rechercher la version anglaise)
[5] *Silalak* racine *lalaki* « homme ».
[6] Racine *babayi* »femme ».
[7] Thème de la prohibition de l'inceste.
[8] *Makalinog*, *linog* « tremblement de terre » en binisaya (et aussi en minangyan du sud de Mindoro).
[9] 1957. « The Robertson translation of the Pavon manuscript of 1838-1839 ».
[10] Emprunt espagnol *capitan* ?
[11] Donc a plutôt le sens d'ancêtre.

condition : il ne devait en aucun cas abîmer son plumage. Seulement, un jour l'oiseau est piégé par une tige épineuse de rotin, d'où il ne pouvait s'extirper. Dans ses efforts de se libérer des épines, son beau plumage coloré se déchira. Furieux, Laon le réprimanda : « A cause de ton inconduite, je te rendrai la vie misérable. Désormais, d'autres créatures te molesteront et te feront peur. De tes œufs naîtront des êtres plus puissants que toi. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les petites plumes de Manaul devinrent des oiseaux et des insectes volants et les grandes plumes, des animaux rampants. Muet de peur et de désespoir, Manaul se réfugia au creux d'une tige de rotin et aperçut deux formes étranges d'un homme et d'une femme. Cette vision acheva Manaul qui mourut.

C'est ainsi que l'homme, la femme et les autres créatures prirent la place de Manaul et peuplèrent la surface de la terre ».

Dans ce récit, l'oiseau est devenu l'instrument de la création de l'homme par Laon.

Chez les **Tagalog** du sud de Luzon, on raconte que le premier homme sortit d'une tige de bambou. L'homme devint si grand que le bambou, ne pouvant plus le contenir, se cassa pour le libérer. La même chose se produisit pour la première femme. Une fois sortis du bambou, ils se regardèrent, tombèrent amoureux et vécurent ensemble.

Chez les **Bagobo**, *Diwata* prit deux poignées de boue, en fit deux figurines humaines et cracha dessus pour leur donner la vie. Tuglay était le nom de l'homme et Tuglibong celui de la femme. Ils se marièrent, bâtirent une grande maison et plantèrent des graines que Diwata leur avait données, cultivant ainsi les premiers végétaux. [Voir F. C. Cole 1913, Bila'an et Bagobo].

Le mythe/ récit du déluge

Le motif (thème) de la grande inondation, comme le mythe d'origine (parfois les deux événements ont lieu dans le même récit), est un motif de base de la tradition orale.

Le récit de Humitau[3] (Héros culturel des **Tinggian**, Abra, Cordillera)

---

[1] Ramos, 1953 rechercher et ajouter la référence dans la bibliographie, traduction de M. Pottier.
[2] Manaul est un oiseau qu'on retrouve dans les récits des Mangyan Patag du sud de Mindoro oriental.
[3] Source: L. Jocano, 1960, p. 41. [Vérifier si dans Coyaud ou De Dianoux/ Pottier ?]

« Chez les Tinggian, le grand déluge qui inonda la terre a été provoqué par l'enlèvement de *Humitau*, jeune fille de la mer, gardienne de *Tau-mariu*[1], « dieu[2] » de la mer par *Aponi-tulau*, le héros (ancêtre[3]) guerrier des Tinggian.

Ennuyé de la tristesse de la montagne, *Aponi-tulau* décide un jour de descendre dans les plaines. Il y erra jusqu'à arriver à la plage. La mer bleue tranquille, étendue et sans défense sous le soleil du matin, fascinait le jeune homme. Ne pouvant résister à la beauté des vaguelettes dansantes, il construisit un radeau en rotin puis rama vers la haute mer.

Il continua à ramer jusqu'à ce qu'il arrive au bout du monde là où la mer et le ciel se rencontrent. *Aponi-tulau* vit un très haut rocher, demeure du seigneur[4] de la mer *Tau-mariu*. Cette demeure est gardée par neuf filles des algues, toutes belles. L'attention du seigneur de la montagne fut attirée par le rayonnement de la lumière de l'océan reflétant de l'or et de l'argent sur la chevelure[5] des neuf gardiennes lorsqu'elles jouaient autour des portes du palais, se poursuivant joyeusement.

Le guerrier *tingguian* s'approcha timidement des portes du palais. Il demanda où il se trouvait, mais les jeunes filles se moquèrent de lui, tout en l'entraînant vers l'intérieur des murs de la demeure. Il se fâcha ; il prit son crochet magique et cingla les jeunes filles. Le crochet toucha la plus jeune et la plus belle, *Humitau*, qui se débattait désespérément en hurlant. Ses efforts furent vains, car l'huile magique enduite au bout du crochet atteignit son sang, la rendant faible et sans défense.

Les autres gardiennes s'enfuirent en hurlant dans la confusion. *Aponi-tulau* ramassa rapidement le corps inconscient de *Humitau*, le déposa sur le radeau et rama à toute vitesse vers le rivage[6]. Peu après le départ du héros, *Tau-mariu* sortit de sa demeure, mais il était trop tard : *Aponi-tulau* était déjà loin. Fou de rage, *Tau-mariu* ordonna aux vagues et aux thons de ramener l'intrus. Les vagues fouettaient le radeau et les thons le poussaient.

Effrayé, *Aponi-tulau* demande de l'aide à sa mère *Langaan de Kadalayapan*, « déesse » du vent et de la pluie. Entendant la supplication de son fils, cette dernière envoya immédiatement des vents forts pour repousser le radeau vers le rivage. C'est ainsi que, malgré

---

[1] *Tau* signifie « humain ».
[2] On peut se demander quels sont les termes de L. Jocano ! dieu = humain ?
[3] Dans beaucoup de sociétés de l'archipel, *apo* (ou *apu*, un dérivé de la racine *po* ou *pu*) désigne les ancêtres. Les parents des générations G-/ +2 ou G-/ +3, G-/ +4 sont désignés par des termes qui ont comme racine *po* ou *pu* (voir Elkins, Luquin, Revel, etc.)
[4] On voit bien ici l'hésitation des différents auteurs à traduire les termes vernaculaires : « dieu, seigneur, créateur, divinité », mais n'est-ce pas seulement des ancêtres primordiaux avec des héros culturels parmi eux ?
[5] Caractéristiques valorisée dans toutes les sociétés de l'archipel.
[6] Le motif de l'enlèvement d'une femme est répandu dans l'archipel.

la furie des vagues et les efforts des thons, le guerrier montagnard atteignit le rivage sain et sauf.

Dans les profondeurs de l'océan, *Tau-mariu*, fou furieux, convoqua une réunion extraordinaire de tous les « dieux » et « demi-dieux » marins; tous furent d'accord pour punir les habitants de la terre ferme.

Langaan apprit la nouvelle et ordonna immédiatement au vent du nord d'avertir son fils du danger imminent; celui-ci dût se rendre à la plus haute cime de la chaîne des Cordillera. *Aponi-tulau* obéit et attendit l'événement avec toute sa maisonnée.

Le déluge arriva. De son refuge, *Aponi-tulau* vit d'énormes vagues balayer les plaines, inonder les vallées et détruire les hommes et les récoltes. L'eau monta jusqu'à couvrir les montagnes à quelques mètres de lui seulement[1].

Effrayée, *Humitau* hurla ; elle savait qu'elle ne pouvait plus nager ni vivre dans l'eau après avoir goûté la nourriture de la montagne que lui a donnée son mari. Le charme avait rompu ses pouvoirs marins. Elle implora *Tau-mariu* de la sauver.

Malgré sa colère, la divinité de la mer eut pitié de sa gardienne préférée; il rappela l'eau et les vagues. Mais il déclara que désormais il coulera les bateaux et les hommes jusqu'à l'apaisement de sa colère contre *Aponi-tulau*. Lorsque la crue diminua, *Aponi-tulau* et son épouse descendirent dans les plaines et fondèrent une famille. Ils sont les ancêtres des premiers hommes de la terre. »

Récit de la submersion du monde chez les **Ifugao**[2]

« Pour les *Ifugaw*[3] la terre était parfaitement plate à l'exception de deux grandes montagnes : l'une au levant s'appelait Amuyaw et l'autre, au couchant, Kalawitan. Les forêts dans la partie plate avaient une végétation très luxuriante et tous les humains habitaient là, à côté du fleuve qui coulait au milieu de la plaine séparant les deux montagnes.

C'était alors comme un âge d'or et tout était bien mieux que maintenant[4]. Les hommes vivaient heureux. S'ils voulaient du riz, ils n'avaient qu'à couper un bambou dont il y avait en abondance, et à fendre les tiges des plantes de riz prêts pour la cuisson[5].

---

[1] Motif de la grande inondation. Chez les Mangyan Patag de Mindoro, deux inondations ont eu lieu : la première est celle du temps des mythes *suyut*, et la seconde est arrivée après le temps des mythes, c'est le temps des histoires *tultulanon*.
[2] Pottier/de Dianoux, 2003, pp. 60-69.
[3] *Ipugaw*.
[4] Idée récurrente dans beaucoup de sociétés dans le monde : « autrefois c'était mieux », ou le thème du paradis perdu.
[5] Comme dans beaucoup de sociétés de langues austronésiennes.

Les cannes à sucre contenaient du *baiyan*, une sorte de boisson obtenue à partir des grains de riz, et il suffisait de les percer pour en retirer une boisson délicieuse. Le fleuve abondait en poissons, et les forêts en cerfs et en sangliers dont la capture rapide était plus aisée que maintenant. Les grains de riz étaient gros et une seule poignée suffisait à rassasier une famille[1].

Mais cet âge d'or n'était pas destiné à durer toujours.

Une année, la saison des pluies ne vint pas [sécheresse ; pourquoi ?]. Les mois passaient et il n'y avait pas une seule goutte de pluie. De jour en jour, le cours du fleuve diminuait de volume jusqu'à disparaître complètement[2].

Les gens mouraient et les anciens dirent : «Si nous ne pouvons pas avoir de l'eau tout de suite, nous mourrons tous. Creusons là où était le fleuve précédemment, car il s'est tari et s'est enfoncé dans son lit. Il se peut que si nous creusons là, nous y trouverons par hasard le génie (?; l'esprit/ l'ancêtre) du fleuve et que celui-ci nous sauve de la mort.»

Aussi se mirent-ils à creuser trois jours entiers. Le troisième jour, l'excavation était très profonde et l'eau jaillit. L'éruption fut si rapide que quelques hommes furent noyés avant d'avoir pu s'écarter de l'endroit creusé[3].

Les gens étaient bien contents. Ils apportèrent beaucoup de nourriture et firent là un grand festin[4]. Mais tandis qu'ils se réjouissaient, le ciel s'obscurcit et la pluie se mit à tomber. Le fleuve grossit, grossit encore jusqu'à déborder. Les hommes furent effrayés et ils essayèrent d'enrayer la crue du fleuve, mais ils n'y parvinrent pas. Voilà ce que dirent les anciens : « Allons vers les montagnes, car les « dieux » du fleuve se sont fâchés et nous allons être noyés.» Aussi les hommes se dirigèrent-ils en courant vers les montagnes. A l'exception de deux d'entre eux, tous furent atteints par l'inondation et noyés.

Ceux qui parvinrent à se sauver étaient un frère et une sœur, Bugan et Wigan. Wigan réussit à gagner le mont Amuyaw tandis que Bugan parvint à atteindre le mont Kalawitan.

Et de l'eau, qui monte continuellement, recouvrit toute la terre sauf les sommets de ces deux montagnes, les eaux restèrent sur la terre entière toute une saison, c'est-à-dire de l'époque des plantations jusqu'à celle des moissons.

Pendant tout ce temps-là, Bugan et Wigan survécurent grâce aux fruits des arbres de la forêt qui s'étendait sur les sommets des dites montagnes. Bugan avait du feu qui donnait de la

---

[1] Idem chez les morts et les ancêtres des Mangyan Patag (voir Luquin, 2004).
[2] Motif de l'opposition abondance/ pénurie causée par la sécheresse ou l'inondation.
[3] Idée du sacrifice qui donne l'abondance.
[4] Des offrandes pendant un rituel…

lumière la nuit sur le sommet du Mont Kalawitan. Ainsi, Wigan sut-il qu'il y avait encore un autre rescapé en plus de lui. N'ayant pas de feu, il avait très froid.

A la fin les eaux décrurent et quittèrent la vaste terre avec ses montagnes et ses vallées visibles à présent. Lorsque le frère et la sœur laissèrent leurs regards errer de l'endroit d'où ils se trouvaient, ils furent étonnés de ce qu'ils aperçurent. »

La réapparition des hommes sur la Terre.

Lorsque la terre s'assécha, Wigan alla à la montagne de Kalawitan et il vit là sa sœur Bugan. La revoir lui causa de la joie. Ils descendirent de la montagne et se mirent à marcher jusqu'à ce qu'ils atteignent la très belle vallée où habite à présent la lignée des Banawol.

C'est là que Wigan construisit une maison. Quand la maison fut terminée, Bugan y habita en haut tandis que Wigan y logeait en bas.

Tout en veillant au confort de sa sœur, Wigan s'en alla pour voir s'il restait encore d'autres hommes vivant sur la terre.

Toute la journée il était en randonnée et la nuit il revenait chez lui pour dormir. Il agit de la sorte pendant trois jours. Quand il revint le troisième jour, il se dit en lui-même que sûrement il n'y avait pas d'autres homme qui habitaient la Terre sinon eux deux et que c'était grâce à eux qu'il serait possible d'avoir à nouveau beaucoup d'hommes sur la Terre.

Enfin, Bugan lui fit savoir, tout en pleurant, qu'elle attendait un enfant[1]. Les yeux fermés, elle courut en direction de l'Est, en suivant le cours du fleuve vers l'amont et en se maudissant elle-même. Une fois parvenue loin, très fatiguée et triste, Bugan tomba prostrée au bord du fleuve, tremblante et poussant des soupirs.

Lorsque son esprit parut calmé, elle se leva et se mit à regarder autour d'elle. Grande fut sa stupéfaction de voir un vieil homme à la barbe blanche assis sur une pierre tout près d'elle.

Il s'approcha d'elle et lui dit : « N'aies pas peur, mon enfant. Je suis Makanongan[2] et je sais ce qui trouble ton esprit. Je suis venu là pour te dire que tu n'as aucune raison de t'affliger !»

Tandis que le vieillard parlait, Wigan qui suivait sa sœur, arriva. Makanongan exprima le bienfait de leur union. Il leur dit que ce qu'ils avaient fait était juste, car il fallait que par eux il y ait à nouveau des hommes dans le monde. Il les fit retourner dans leur maison. Il leur

[1] Motif de l'inceste frère/sœur, « créateurs » d'humains nouveaux.
[2] Rechercher étymologie de ce terme maka+nong+an en ipugaw?

dit que chaque fois qu'ils seraient dans l'angoisse, ils devraient offrir un festin[1] pour les divinités [ancêtres].

Lorsque Bugan fut ainsi convaincue, ils retournèrent chez eux en laissant Makanongan.

Au cours du temps, Wigan et Bugan eurent neuf enfants: cinq fils et quatre filles. Les quatre fils aînés épousèrent les quatre filles aînées. C'est d'eux que proviennent tous les hommes de la terre. Le fils cadet n'eut pas d'épouse.

Le sacrifice d'Igon (le benjamin célibataire de Wigan et Bugan).

Advint un temps où la récolte fut vraiment déficiente. Les hommes tombaient malades et tous étaient en danger. Wigan se rappela le conseil de Makanongan. Aussi fit-il rechercher par ses enfants un animal que l'on pût offrir en sacrifice.

Ils purent se saisir d'un rat qu'ils offrirent en sacrifice. Cependant, cela ne remédia pas à la situation funeste dans laquelle tous se trouvaient. Ils allèrent alors dans la forêt et ils réussirent à y attraper un grand serpent. Ils le sacrifièrent aux « dieux ».

Mais la maladie continua encore à se propager et ils n'eurent pas de récoltes.

Wigan dit : « Les divinités [ancêtres] n'ont pas pu nous écouter, car nos offrandes sont trop méprisables ! Prenez votre frère Igon, qui n'a pas de femme. C'est lui que vous offrirez en sacrifice !» Ils prirent Igon, l'enchaînèrent et le sacrifièrent. Ils implorèrent les divinités. Makanongan et les autres divinités importantes assistèrent au sacrifice. Par eux fut écarté la maladie, les greniers se remplirent de riz, les volailles, les porcs et les enfants se multiplièrent[2].

Alors Makanongan parla aux Hommes : « C'est bien, mais vous avez fait le mal en répandant le sang de l'Homme. De la sorte, vous avez amené la guerre et les combats dans le monde. Maintenant vous serez séparés les uns des autres dans la direction du nord, du sud, de l'est et de l'ouest. Ne vous remettez plus jamais ensemble. Et lorsque vous devrez offrir un sacrifice aux divinités, n'allez pas prendre un rat, un serpent ou un enfant, mais un porc ou une volaille.»

Les fils de Wigan se dirigèrent pour le premier vers le nord, le second vers le sud, le troisième vers l'est et le quatrième vers l'ouest.

---

[1] Des offrandes pendant un rituel…

[2] Un humain est tué en échange de l'abondance, thème récurent dans toute l'Asie du sud-est. Particulièrement un humain en échange du riz (voir Toichi Mabuchi 1964).

C'est d'eux que provinrent les Hommes de la Terre entière qui jusqu'à présent se combattent et s'entretuent à cause du sacrifice d'Igon.

L'origine des lieux ou des noms de lieux (toponymes)

L'origine de l'île de **Bohol**[1]

« Autrefois, les hommes vivaient au-delà du ciel. Un jour la fille du chef tomba malade. Les guérisseurs du village (*barangay*) affirmèrent que « le remède se trouvait dans les racines de l'arbre *balite* (une espèce de ficus[2]). Creusez au pied de cet arbre et faites en sorte que les bras de la fille soient en contact avec les racines. »

On creusa donc jusqu'aux racines bénéfiques et on déposa la malade dans la tranchée. Le fossé était si profond qu'à cet endroit le sol s'affaissa. La fille et l'arbre tombèrent (du ciel).

Au niveau inférieur, il y avait beaucoup d'eau. Les canards sauvages (*gakit*) virent la fille tomber et la rattrapèrent sur leur dos. Ils allèrent quérir Grande Tortue. Après avoir vu la jeune fille, Grande Tortue convoqua tous les animaux aquatiques pour une assemblée. Tous étaient d'accord : « Nous devons sauver cette femme et lui construire une maison. »

Grande Tortue ordonna à la grenouille de plonger et de rapporter de la boue provenant des racines du *balite.* La grenouille essaya mais échoua. La souris ne fut guère plus glorieuse. Finalement Vieux Crapaud décida d'essayer aussi. Lorsqu'il lança sa proposition, tous se moquèrent de lui sauf Grande Tortue qui dit : «Le seul fait d'essayer est une bonne chose, peut-être auras-tu plus de chance que ceux qui t'ont précédés.»

Vieux Crapaud aspira de l'air et descendit très bas, au plus profond des eaux primordiales. Après un certain temps, une bulle d'air fit surface aussitôt suivie de Vieux Crapaud. Il tenait dans sa large bouche quelques grains de sable qu'il parsema sur la carapace de Grande Tortue.

Plus tard, une île se forma sur le dos de Grande Tortue et devint l'île de Bohol où vécut la femme tombée du ciel ».

L'origine du volcan Mayon[3]

[1] Tiré de Boholano Folklore de Maria Caseñas Pajo, in www.bohol.ph
[2] Arbre important dans toute l'Asie du Sud-est (*banian* en indonésien).
[3] Villanueva, 1977. Traduit par M. Coyaud, 2002, p. 132, et de Dianoux/ Pottier, 2003, p. 104.

« Sur la grande terre de **Bicol** régnait un *rajah* qui avait une fille très belle nommée Daraga[1]. Il la chérissait tant qu'il refusait que le vent, même, la touche. Un sieur Kawen, fils d'un autre rajah, l'aimait éperdument. Il lui offrait bijoux, beaux habits et trésors. Daraga ne l'aimait pas. Pour Kawen, son cœur était de pierre.

Un brave Tagal nommé Mayón, fils d'une grande lignée, mis au courant de la beauté de Daraga, fit le voyage. Il vit Daraga se baigner dans une rivière et fit retentir les environs de ses doux chants, Daraga eut le cœur saisi de la beauté de cette voix. Mayón approcha de la baigneuse, lui lança une fleur et prononça ces mots : « Daraga, je suis venu jusqu'ici pour admirer ta beauté. »

Elle mit ses lèvres pourpres sur la fleur jetée. « Qui es-tu ? D'où viens-tu ?» dit-elle, surprise. «Je suis Mayón, du pays tagalog. Je t'offre mon cœur pur. »

Ils devinrent amis, déclarèrent leur amour réciproque au *rajah* qui n'y fit point d'obstacle. Mayón partit annoncer la nouvelle à ses parents.

Kawen profita de l'absence de Mayón pour déclarer son amour instamment : « Daraga, tu me maltraites ! Sache que, si tu ne m'épouses pas, je tuerai ton père et toute ta parentèle. »

Daraga fut terrorisée et accepta l'ultimatum. Elle obtint un délai de quelques jours, espérant que Mayón, à son retour, l'arracherait à Kawen.

Le jour fixé arriva. Mayón, apprenant la nouvelle, fut abattu par la discourtoisie de Kawen. Il amena ses soldats, attaqua Kawen, extermina ses guerriers. Mayón et Kawen se trouvèrent face à face, ils affutèrent leurs couteaux.

Daraga reçut une flèche perdue. Mayón allait à son secours, quand il reçut dans le dos le poignard de Kawen. Les deux amants moururent enlacés. Le rajah les enterra sur place. La tombe se mit à pousser. La terre s'accumulait spontanément et devint une grande montagne qui a maintenant 2415 mètres de hauteur. C'est le volcan Mayón. »

Le récit de *Lakī* et *'Idō pū'on* raconte l'origine du paysage de la **région sud-est de Mindoro**[2] c'est-à-dire les terres **Mangyan Patag**, et plus particulièrement les petites îles qui entourent la péninsule de Buyayaw. La « prohibition de l'inceste » en découle directement. Les personnages sont « grand-mère d'origine » (*'idō pū'on*) et « grand-père d'origine » (*lakī pū'on*). Les termes *lakī* et *'idō* font partie du vocabulaire de la parenté ; ils désignent aussi les petits-enfants. Cependant, dans le contexte du récit, l'expression *lakī pū'on* est le nom qui désigne un homme qui a eu une relation sexuelle avec sa fille et non pas sa petite-fille. Les

[1] Mot qui signifie « femme célibataire (jeune ou vielle) » dans plusieurs langues du sud de l'archipel.
[2] E. Luquin, 2004.

termes *lakī* et *'idō* associés au terme « origine, base, fondement » (*pū'on*), dans les expressions *lakī pū'on* et *'idō pū'on*, impliquent qu'ils sont davantage considérés comme les ancêtres de tous les Mangyan Patag plutôt que comme des seuls grands-parents.

Le récit

« *Lakī pū'on* a eu une relation sexuelle[1] avec sa fille qui est tombée enceinte. Un jour, en fin d'après-midi, après avoir placé les poussins dans un panier (pour dire que c'est le crépuscule), *'Idō pū'on* aida sa fille à accoucher. Le soleil s'assombrit comme s'il était éteint. *Lakī pū'on* revenait de la [pêche en] mer. Après avoir grillé un (des) poisson(s) *tigi'*, la mer devint grosse, les vagues étaient fortes. De l'eau arriva par le pilier de fondation de la maison. Un très gros poisson (dont le corps a la grosseur d'une noix de coco adulte)[2] s'appuya[3] à la fenêtre (variante : sur le plancher de la véranda[4]) de leur maison. *Lakī pū'on* le frappa avec sa machette mais celle-ci lui échappa des mains. Il le frappa alors avec sa lance mais celle-ci s'envola. Il le tapa alors avec sa rame mais celle-ci s'envola. Il le frappa alors avec la corde de sa chèvre mais celle-ci s'envola. Il le tapa avec la cuillère de bambou et de noix de coco mais celle-ci s'envola. Il le frappa enfin avec le panier à couver mais celui-ci s'envola. *Lakī pū'on* étant fou furieux, se mit à taper sur un pot de terre d'indigo macéré où habitait un campagnol, et le ciel s'assombrit encore plus. *Lakī pū'on* fut mangé[5] [par le gros poisson]. Tous les objets flottaient, les humains étaient morts. Leur maison devint un large rocher plat qui avance dans la mer au lieu-dit appelé Pukanon. Leur panier de poules couveuses s'est changé en une toute petite île appelée Pugu'an près de Pukanon. Leur cuillère à servir s'est transformée en rocher[6] à l'extérieur de l'île de Sugikay. Leur chèvre et sa corde se sont changées en île Karambingan près de Pugu'an. Sa lance s'est transformée en île Sugikay. Sa machette s'est changée en petite île à Buyayaw ».

---

[1] Le terme employé dans le mythe pour décrire la relation sexuelle est grossier : *Nag-kawing baga sida mag-tal-'ama!* « C'est-à-dire que le père et la fille ont baisé [terme pour les chiens] ensemble ! ». Cet emploi du terme attribué à l'espèce canine montre à quel point l'inceste est répugnant. Notons que les chiens sont des animaux élevés par les humains pour la garde de la maison et des champs, et la chasse. Ils ont un rôle bénéfique dans la société. Le chien ici fait figure de l'animal par opposition à l'humain, pour distinguer la copulation des humains.

[2] Dans une autre version, la narratrice parle d'un mérou (*kugtung*). En langue binisaya *kugtung* signifie: « a big lapu-lapu ; any big fish » in E. A. Makabenta, 1979, p. 57. *Lapu-lapu* est un mot pilipino qui désigne « *n.* (*Ichtch.*) grouper [mérou] fish (Family Serranidae, all species) » in Vicassan …, 1986, p.817. Selon l'espèce, ce poisson peut atteindre plus de deux mètres de long.

[3] *Nagpa-sangya* est un verbe d'action utilisé pour les humains. Le poisson agit comme un humain.

[4] Cette variante a aussi son importance puisque le rocher plat, comme un plancher de maison ou de véranda, est la maison pétrifiée de *Lakī* et *'Idō pū'on* à Pukanun.

[5] Variante : Les quatre personnes - *'Idō pū'on*, *Lakī pū'on*, leur fille et le nouveau-né (ou le fœtus car on ne sait pas si l'enfant est né) - ont été emportées par la mer et se sont noyées.

[6] Visible uniquement à marée basse.

Mythe Mangyan Patag A TRADUIRE EN FRANCAIS

Si Litaw at si Kabungsuhan[1]

[Intro: Noong únang panahon, sa tribo ng mga Mangyan Patag sa silangang Mindoro, may isang binata na tinatawag nilang si Litaw].

Ito na (daw[2]) si Litaw. Kamamatay lang ng mga magulang niya. Naipamána sa kaniya ng kaniyang ama ang isang bukirin na may mga tanim na kamoting-kahoy.

Naisipan ni Litaw na puntahan ang kaniyang bukirin. Nang nasa bukirin na siya, nagulat siya sapagkat ang mga kamoting-kahoy ay kinain ng mga dagâ. Hindî na biro ito, gabi-gabi na lang ay kinakain nila ang mga kamoting-kahoy.

Ano man ang nangyayari, gustong matuklasan ni Litaw ang ginagawa ng mga dagâ. Isang gabi, dinala niya ang kaniyang kumot sa bukirin, at doon ginawa niya itong duyan sa gitnâ ng kaniyang mga taniman. Mayamaya, sa kaniyang paghihintay bigla nalamang dumating ang mga dagâ. Napakaingay nila habang kinakain nila ang mga kamoting-kahoy.

Sa kalagayang ito, napansin ni Litaw na mayroong napakaliit na dagâ malapit sa kaniyang duyan. Ang dagang nito ay nagtatago sa bitak ng isang kamoting-kahoy. Kaagad, kumuha si Litaw ng isang bao ng niyog at tinakpan niya ang dagâ. “Ay salamat!» sabi ni Litaw “Ikaw pala ang isa sa mga kumakain ng aking mga kamoting-kahoy. Titirisin kita ngayon!». “Huwag!» sabi ng dagâ “Huwag mo akong patayin!». Bilang naawa si Litaw, at hindî na siya pinatay. At sinabi pa ng dagâ : “Marunong naman akong maghanap ng paraan para mapalitan ko ang pinsalang nagawa ko sa iyo».

Dinala ni Litaw ang dagâ papunta sa kaniyang bahay. Nang nasa bahay na sila, tinanong ng dagâ si Litaw: “Litaw, hanapan mo ngâ ako ng isang pirasong bulak!». “Aanhin mo ang bulak?» sagot naman ni Litaw. “Malamig kasi, Eh, gusto kong mainitan» sabi ng dagâ. Nag-hanap kaagad ng bulak si Litaw sa paligid ng kaniyang bahay nang makakita siya

[1] Ce mythe a été recueilli en 1993 à Dangkalan sur la péninsule de Buyayaw dans le sud-est de Mindoro par Elisabeth Luquin qui l’a traduit en filipino en 2005. La traduction a été corrigée par E. Francisco et A. Fresnoza-Flot.

[2] Le terme « paraît-il, semble-t-il » et les expressions « il dit paraît-il » *mag-sabi daw* ou bien « il pense paraît-il » *mag-isip daw* sont propre au mythe Mangyan. Ils sont répétés tout du long de la narration. Il s’agit de signifier que des évènements sont rapportés, et que le narrateur n’a pas été témoin. Je n’ai pas inclus ces expressions dans cette traduction.

ng bulak, sinabi niya: “Ito may nakita ako. Aanhin mo ba talaga ito?». Gagawin ko itong higáan ko» sagot ng dagâ.

Kinagabihan, natawag ang pansin ni Litaw dahil sa kalikotan at ingay ng dagâ. Kaya, hindî siya makatulog ng mahimbing sapagkat sa umága lang na huminto ang ingay ng dagâ. Nang bumangon si Litaw, nagulat siya ng (nang ?) makita niya ang napakaraming kumot at bahag. Tanong ni Litaw: “Dagâ, saan galing ang mga kumot at mga bahag na iyan?». “Hindî saan nang galing kung dî, galing talaga sa akin iyan!» sumagot ang dagâ. Sumagot naman si Litaw: “Baka, ninakaw mo ang mga iyan?». “Hindî ko ninakaw iyan!» ang sabi ng dagâ.

Makalipas ang ilang saglit, nagtanong ang dagâ : « Hanapan mo nga ako ng isang dayami ng palay ! ». Kaagad, naghanap si Litaw ng isang dayami sa paligid ng bahay. Mayamaya nakakita si Litaw ng dayami, at ibinigay niya ito sa dagâ. « Ah, salamat ! » sabi ng dagâ.

Kinagabihan ulit, maingay na naman ang dagâ at hindî na naman nakatulog si Litaw. Kinaumagahan nang bumangon si Litaw, nakita niya ang napakaraming palay sa loob ng bahay. “Dagâ!» tawag ni Litaw “Baka ninakaw mo ang mga palay na iyan!». Sumagot ang dagâ: “Hindî, Eh! Hindî ko ninakaw ang mga iyan!».

Makaraan ang isang saglit, nagsalita ang dagâ: “Litaw, mayroon ka nang kumot, bahag at palay, ngayon, kailangan mong gumawa ng palawta dahil man liligaw tayo». Tanong ni Litaw: “Saan tayo manliligaw? Dagâ, wala namang mga tao rito!». “Kahit na! Gumawa ka ng plawta!» sumagot ang dagâ. “Ako? Hindî ako marunong tumugtog ng plawta!» sabi ni Litaw. “Ah, basta, butasan mo lang!» ang utos ng dagâ. Kaya napilitang maghanap ng kawayan si Litaw at binutasan niya ito. Pagkatapos, sabi ng dagâ : « Malay mo, ihipan mo ang plawta ! ». Nang hipan na ni Litaw ang plawta, ang dagâ naman ay tumulay sa bawat butas ng palawta. At talaga namang napakaganda ang tunog nito.

Paglubog ng araw, yakag ng dagâ : « Tana, Litaw, mangligaw na tayo ! ». Sa kanilang paglakad, nagtanong si Litaw : « Dagâ, saan ba tayo talaga pupunta ? ». « Batsa sumunod ka lang sa akin » sumagot ang dagâ. At talaga namang napakasukal ang daan kayâ pasikot-sikot nila itong tinahak.

Nang dumating sila sa isang malayong lugar, napansin ni Litaw na malapad at malinis na ang daan. Ngunit patuloy pa rin ang kanilang paglakad. At, sa bandang unahan, sabi ni

Litaw : « Dagâ, ang layo na pala natin ! ». Nang malapit na sila sa isang bahay, nagsalita ang dagâ : « Litaw, magtago ka na sa ilalim ng kumot na dinala mo, at tugtugin mo na ang plawta ! ». Nang matakpan na si Litaw ng kumot, tumugtug na siya at tumulay na ang dagâ sa mga butas ng plawta. Nagisip ang tao na nasa bahay, at bumulong siya : « Sino kaya ang tumugtog ng plawta ? ». Pinapasok niya si Litaw at ang dagâ. Bago sila pumasok, nakasisiguro si Litaw na may dalaga sa loob ng bahay kahit madilimito. Nang nasa loob na sila, nagsalita ang dagâ: "Litaw, tabihan mo na ang dalaga!». Ayaw ko, gusto ko lang humiga sa dulo ng banig» sumagot si Litaw.

Kinaumagahan, nang magising si Litaw nagsalita ang ina: "Ang kumot na ito ay parang pag-aari ng anak kong babaeng si Kabungsuhan!». Sagot naman ni Litaw: "Hindî! Sa akin ang kumot na ito, Eh!».

Pagkatapos, umuwi si Litaw at ang dagâ.

Sa sumunod na gabi, sinabi ng dagâ: "Litaw, manligaw ulit tayo!». Nasiyahan si Litaw sa sinabi ng dagâ. Nang makarating na sila sa dating bahay ng liniligawan nila, ginawa nila ulit ang pagtakip ng kumot at pagtugtog ng plawta. At, pinatuloy ulit sila. At, kagaya ng dati, sa dulo pa rin ng banig natulog si Litaw. Nang magising na sila, kinaumagahan, may napansin ang ina at nagsalita ito: "Oy, ang mga burda ng kumot at bahag na ito ay parang kagaya ng tinahi ng anak kong babaeng si Kabungsuhan!». "Hindî! Sa akin ang kumot at bahag na ito, Eh!» ang sagot ni Litaw.

Pagkatapos, umuwi si Litaw at ang dagâ.

Ilang araw ang nakalipas, sa isang takipsilim, nagsalita na naman ang dagâ: "Litaw, kailangang manligaw tayo ulit!». "Pagod na ako» sagot ni Litaw. "Sige na, balik ulit tayo!» sabi ng dagâ. "Napakapagod maglakad! Tapus ang hina mo pang maglakad!» sagot ni Litaw. "Sige na! Kahit na!» sabi ng dagâ. Napilitan si Litaw. At, doon naglakad na naman sila. Sa kanilang paglalakad, nagsalita si Litaw: "Dagâ, ang bagal-bagal mo, Eh! Pumasok ka ana lang sa aking bayong!». At pumasok naman ang dagâ sa bayong. Patuloy na naman silang naglakad.

At, maya-maya, napansin ni Litaw na malayo na pala ang kanilang paglalakad at hindî pa rin nila nakikita ang bahay. Ilang saglit ang nakalipas, nagsalita ang dagâ: "Litaw, ang tagal na natin naglalakad! Baka malapit na tayo sa bahay ng dambuhalà, lalabas muna ako sa

iyong bayong». Pagkalabas, nagsalita kaagad ang dagâ: “Litaw, ayon! Bahay talaga ng dambuhalà ang nakikita natin!». Narinig sila ng áso ng dambuhalà at sila’y tinugis nito. Hábang hinahábol sila ng áso, nagsalita ang dagâ: “Litaw, kumuha ka ng kawayan! Dalihan mo!». Nakakuha naman kaagad si Litaw at tilunisan niya ito. “Ibaon mo ang kawayan sa lupa at iharap mo ang matulis na dulo pabalik sa áso!» utos ng dagâ.

Pagkatapos gawin ni Litaw ang sinabi ng dagâ, sila ay patuloy na tumakbo. Nakarinig sila ng malakas na tahol ng áso, at sa kanilang paglingon, nakita nilang natusok ang áso. “Ano ang nangyari sa aking áso?» gulat na nagsalita ang dambuhalà, habang hinabol niya si Litaw at ang dagâ. Nang marinig ng dagâ at ni Litaw ang tinig ng dambuhalà, inutusan na naman ng dagâ si Litaw: “Litaw, kumuha ka ulit ng kawayan! Tulisan mo ulit ito at ibaon mo ito sa daan at iharap mo ang matulis na dulo paharap sa dambuhalà!». Hindî na sila inabutan ng dambuhalà dahil ito ay natusok sa ng kawayan at kaagad itong namatay.

Pagkatapos ng nangyari, nagsalita ang dagâ: “Litaw, naligaw ka pala! Ito ang tamang daan». At sila’y naglakad na naman.

Nang dumating sila sa sinasabing bahay ng dalaga, napakalalim na ng gabi. Nang nasa tapat na sila ng bahay, nangligaw uli sila. May nagpapasok naman sa kanila kahit madilim ang bahay. At natulog ulit sa dulo ng banig si Litaw.

Dahil sa kapaguran, ang haba ng tulog ni Litaw. Mataas na ang araw kaya ginising siya ng dagâ. Pagkatapos, nagsalita agad ang ina: “Alam kong nandito ang aking anak si Kabungsuhan dahil nakasisiguro ako na sa kanya talaga ang kumot at ang bahag!». Patuloy siyang nagsalita sa dagâ: “Ikaw, Kabungsuhan, alam kong hindî ka namatay, nandito ka talaga, mabuti naman, kumuha ka na ng mga damit mo at pakasalan mo si Litaw!». “Talaga!» namagitan si Litaw “Kahit sa dagâ na lang ako magpakasal, ayos lang naman sa akin, Eh!».

Makailang saglit ang lumipas, pumunta si Litaw at ang dagâ sa sapa para maligo. “Litaw» sabi ng dagâ “Ako’y maliligo sa bandang unahan ng sapa». “Oo» sagot ni Litaw.

Mayamaya,napansin ni Litaw na hindî pa bumalik ang dagâ. Kaya sinundan niya ang dagâ sa tabing sapa at bago siya dumating sa pinaliliguan ng dagâ. Nakita niyang patay na pala ito sa ibabaw ng isang bato. Hinawi niya ang dagâ at ito’y nahulog sa isang batis. At ito’y tinangay ng agos. Napaiyak si Litaw ngunit sa tagpong iyon nakakita siya ng isang dalaga. Sa isipan ni Litaw siya’y napakagandang dalaga at ang kaniyang buhok ay kasing haba ng sapa napasikot-

sikot. Nagtaka si Litaw at lumapit ito sa dalaga. Nagulat ang dalga: “Ikaw, Litaw, bakit lumalapit ka sa aking pinaliliguan?». “Hindî ko mapigilan» sagot ni Litaw.

Pabalik na, tinanong ng dalaga si Litaw: “Nasaan ang kamiseta ko sa ibabaw ng batong ito?» (sa batong iyon kinamatayan ng dagâ). “Hinawi ko ito sa batis» sagot ni Litaw. Sa madaling sabi, nagasawa na si Litaw at si Kabungsuhan.

Nota: Sino ba talaga ang dagâ? Nasumpa si Kabungsuhan noon at naging siyang dagâ. Naging siyang tao ulit sapagkat pumayag si Litaw na magsasawa diya sa kaniya, sa isang dagâ.

[Donner les exemples des différentes formes littéraires Mangyan Patag.]

L'origine des plantes

Quelques exemples. La plupart des traductions sont de M. Coyaud (1986) et de Dianoux/ Pottier (2003). Les mots entre crochets sont une explication ou une autre traduction possible.

L'origine de la banane[1]

« Jadis vivait dans la région de **Bicol** une jeune fille courageuse nommée Malinay. Elle ne craignait pas d'aller en forêt, espérant rencontrer des êtres non humains.

L'un d'entre eux, Baltong, tomba amoureux d'elle, prit une forme humaine et lui fit l'amour. Ils vécurent ensemble quelque temps. Baltong dût retourner au pays de ses ancêtres. Malinay pleura et essaya de le retenir par les mains. Comme il tirait, elle sentait glisser le corps de Baltong. Puis il disparut, mais elle garda ses mains dans les siennes. Elle entendit une voix : «Enterre mes mains pour te rappeler de moi ». Elle accomplit sa dernière volonté, et arrosa les mains de ses larmes. Bientôt, à cet endroit, poussa une grande herbe lisse, avec de longues feuilles. Elle grandissait de jour en jour. Les fruits ressemblaient à des mains humaines [un régime de bananes] ».

L'origine des citrouilles[2]

« Une bréhaigne [femme stérile] faisait en vain des neuvaines [neufs jours consécutifs de prières dans la religion catholique] pour avoir un bébé. Un jour, désespérée, elle hurla : « Même s'il n'est que tête, donne-moi un bébé ! Dieu, de grâce! »

Au bout de quelques mois, elle accoucha d'une tête, avec des trognons à la place des membres. Le monstre attirait les foules. Ses parents l'aimaient. Il grandit, mais seule sa tête grossissait. Il pleurait très souvent, et si fort, que le village en était excédé. Le roi [le chef/ l'ancien] ordonna que l'on décapitât cette tête qui ne savait que pleurer. Les parents demandèrent sa grâce [sa clémence] mais en vain.

Le père portait le cercueil sur son épaule, quand un étranger qui passait par là lui donna une graine, lui disant de la planter sur la tombe de l'enfant, et de rentrer chez lui sans se retourner. De retour chez lui, le père se retourna, vit une plante qui avait rampé jusqu'à lui. Il la suivit jusqu'à la tombe, y trouva des fruits de la taille d'une tête : les premières citrouilles. »

[1] Jocano 1969 ; traduction de M. Coyaud, 1986, p. 34.
[2] D. Coronel, 1967, traduction de M. Coyaud, 1986, p. 37.

L'origine des animaux

Quelques exemples :

L'origine du margouillat[1] (Villanueva, 1949)

« Une jeune fille, très belle et fière, refusait les meilleurs prétendants. Un homme se présenta, semblant venir de la campagne. Il lui dit : « Je suis sans doute le plus humble de tous ceux qui rêvent de toi ! Mais si je guéris la blessure que tu as faite à mon cœur, je serai ton éternel esclave ! ». « Si tu dis vrai, voici le contrat que je te propose : apporte-moi le cœur de ta mère dès aujourd'hui et je serai ta femme jusqu'à la tombe ». « D'accord ! C'est affreux, mais je sacrifierai ma mère ! Je pars immédiatement chercher ce que tu désires. » Le pauvre garçon, fou d'amour, traversa champs et prairies, saisit sa faux, trucide sa mère, qui l'avait élevé avec tant de soin. Il porte son cœur dans la paume de ses deux mains, marche en toute hâte vers la demeure de sa belle. Arrivé au pied de l'échelle, il trébuche et mord la poussière. Le cœur de sa mère lui chuchote ceci, horrible lamentation : « Pour te punir, fiston, de ton acte infâme ! » : Le cœur disparaît, la terre s'ouvre. Le jeune amoureux se métamorphose en une bestiole, résultat de son ignoble désir : le margouillat ou lézard domestique.

Depuis lors, chaque jour au crépuscule, à 18 heures exactement, le margouillat descend toucher le sol».

(Ce récit est très occidentalisé…)

L'origine des poux[2] (Récit **Nabaloï** /Moss, 1924 rechercher)

« Jadis, les Igorots[3] n'avaient pas de poux. Un jour, une femme acquit un cochon. Elle lui cuisait des patates douces, mais elle s'endormait toujours pendant la cuisson. Un jour, elle alla déterrer des patates pour son cochon, rencontra en chemin deux femmes de l'autre monde [des ancêtres] occupées à attraper des poux. Elle leur demanda : « Donnez-moi des poux, afin d'éviter que je m'endorme pendant que les patates douces cuisent ». Les deux femmes souterraines [du monde souterrain] lui donnèrent des poux. Elle se les mit sur la tête. Dès lors, elle cessa de s'endormir[4] pendant la cuisson des patates douces pour les cochons. Depuis lors, tous les Igorots ont des poux. »

---

[1] Petit lézard qui vit dans les maisons (*Hemidactylus frenatus* Duméril and Bibron).
[2] Traduit par M. Coyaud, 1986, 45.
[3] Ethnonyme qui désigne les différents groupes ethnolinguistiques de la Cordillère par opposition aux Ilokano.
[4] Car elle ne cessait de se gratter la tête.

L'origine des puces[1] et la corneille (Récit **Nabaloï** /Moss, 1924)

« Jadis, à l'époque où il n'y avait pas de puces sur terre, un couple vivait avec sa fille. Le mari n'aimait pas sa femme, couchait avec une autre. Celle-ci feignait d'être en bons termes avec la légitime, mais mourrait de jalousie. Un jour, les deux femmes virent une balançoire. La maîtresse du mari dit : « Balançons-nous ! Toi d'abord ! Je te pousse ! » Tandis que la légitime était dans les airs, la maîtresse coupa la corde; la légitime s'écrasa au sol, mourut, renaquit sous la forme d'une corneille.

Le mari épousa sa maîtresse, qui maltraita l'enfant du premier lit. La corneille vint voltiger en croassant dans la maison. Un jour que les parents étaient absents, elle revint, ôta ses ailes, les accrocha au porte-manteau, prit forme humaine et s'occupa de sa fille. Quand le couple revint, la corneille reprit ses ailes et s'envola.

Une autre fois, la corneille vint encore s'occuper de sa fille ; celle-ci, ne voulant pas que sa mère reparte, lui brûla les ailes. La corneille dit : « Je ne veux pas redevenir femme, car ton père et ta marâtre me détestent. » Tandis que ses ailes brûlaient, le vilain couple revint. Les cendres des ailes se changèrent en puces, qui se mirent à envahir leur corps.

Depuis lors, nous connaissons les puces ! »

3. Les Epopées

L'épopée exprime l'histoire d'une société. Cette forme littéraire est constituée de vers généralement chantés (par contraste aux mythes récités). Les termes vernaculaires de l'archipel qui désignent les épopées est le plus souvent « chant ou chanson » ou encore « chanter ». Cette forme littéraire versifiée est faite pour être chantée. Plusieurs éléments permettent aux chanteurs de se souvenir des vers comme les symétries, les cadences[2], les parallélismes[3], les allitérations[4], les répétitions de mots clefs ou les rimes.

---

[1] Traduit par M. Coyaud, 1986, p. 43.

[2] Didact. ou littér. (en parlant de mots). Rythme de l'accentuation, en poésie ou en musique; effet qui en résulte. - Harmonie, nombre. La cadence d'un alexandrin. Cadence harmonieuse, juste cadence. Rythme produit par l'agencement des éléments d'une phrase et l'organisation des assonances. (Définition du Grand Robert)

[3] Littér. Procédé poétique qui consiste dans l'emploi de membres de phrases rythmiquement alternés et développant des thèmes parallèles. (Définition du Grand Robert).

[4] Rhét. Répétition des consonnes (notamment des consonnes initiales) dans une suite de mots rapprochés; par ext., répétition des mêmes phonèmes ou groupes de phonèmes. Par métaphore. Rapprochement d'éléments qui se répondent. (Définition du Grand Robert)

Parfois la construction de l'épopée est dite « en palier », c'est-à-dire que les épisodes montrent une progression en répétant des scènes ou en les mettant en parallèle (mâcher le bétel, s'habiller, célébrer un mariage, aller au combat, etc.).

Les épopées ont plusieurs versions fondées sur un socle commun, et les épisodes foisonnent. Les chanteurs imprègnent l'épopée d'une note ou d'un style personnel. Certains d'entre eux ont inventé un nouvel épisode ou intégré des éléments extérieurs nouveaux à la société - fusil, chaussures, etc. – aux épisodes existants.

Leur histoire raconte des événements extraordinaires ou des actes héroïques qui garantissent la pérennité de la société. Des ancêtres, des esprits ou des divinités (*anito*, *'apu*, *'ampu*, *diwata*, etc.) ainsi que le vent, la mer, les plantes (surtout la noix d'arec), les animaux aident les héros qui ont une efficacité singulière.

Ces épopées sont/ étaient chantées, certaines sont/ étaient récitées, pour le divertissement, mais conjointement elles reflètent les valeurs de la société, c'est-à-dire les us et coutumes transmis de génération en génération dans les sociétés dites « sans écritures » ; par exemples : comment se marier, comment se comporter avec les affins, comment accoucher, comment chasser, etc.

(Voir l'ouvrage de CASTRO, Jovita V., ANTOLINA, Antonio T., MELENDREZ-CRUZ Patricia, MARIANO Josefina T. and MAKASIAR-PUNO Rosella Jean, Anthology of ASEAN Literatures : Epics of the Philippines. 1984. Manila: Nalandangan Inc.)

Les épopées recensées[1] (toutes sources confondues) dans l'Archipel sont :

- *Ullalim*	Kalinga (Cordillera)
- *Hudhud* et *Alim*	Ifugao (Cordillera)
- *Kalinga Banna Bidian*	Ibaloy (Cordillera)
- (*Biag ni*) *Lam-ang*	Iloko (Luzon)
- *Ibalon* (*Handiong*)	Bicol (Ibal ancien nom de Bicol)
- *Hinilawod*[2]	Sulod (Panay)[3]

[1] Voir aussi le site Web « Philippine epics and ballads archive » de l'université Ateneo de Manila : http://epics.ateneo.edu/epics/
[2] Deux épopées : *Labaw Donggon* (*Denggan*) et celle de son frère *Humadapnon*.
[3] Les sociétés de Panay ont aussi des règles de conduites - qui diffèrent des épopées - appelées *Haraya* et *Lagda*.

- *Maragtas*[1] (chronique des 10 *datu*) de Panay
- *Hari sa Bukit* (récits) Kanlaon, Negros
- *Agyu* Manobo, Talaandig, Ilianon (Bukidnon & Cotabato, Mindanao)
- *Kudaman*[2] Palawan (Palawan)
- *Sud-sud* Tagbanwa (Palawan)
- *Dagoy* Palawan
- *Ulagingen*; *Selch* Manobo (Mindanao)
- *Tuwaang* (*Tatuwang*) Bagobo/ Manuvu (Mindanao)
- *Guman*[3] Suban-on (Mindanao)
- *Darangan*[4] (*Daragen*) Maranaw (Mindanao)
- *Panglima Munggona* ; *Jikiri* Tausug (Mindanao)
- *Parang sabil* Sulu
- *Silungan Baltapa* Sama (Tawi-Tawi)

Dans l'archipel il y a des sociétés à épopées et des sociétés sans épopées. Cependant, tous les corpus de récits/ mythes de ces dernières constituent en quelque sorte, si mis bout à bout, une épopée.

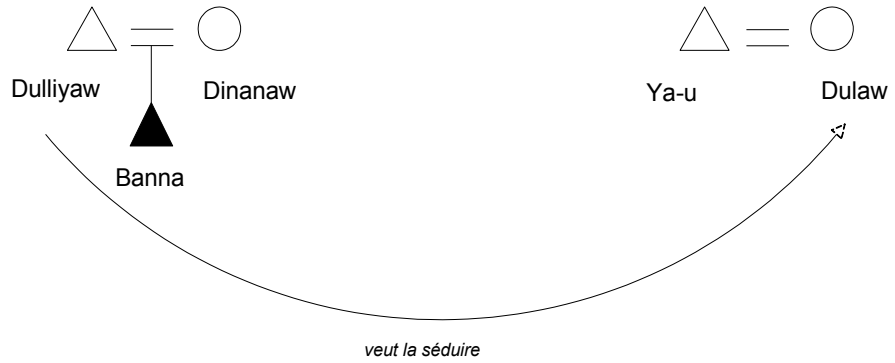
1. *Ullalim* (**Kalinga**, Cordillera)

Les chants épiques *ullalim* racontent les exploits et les relations amoureuses des héros Kalinga. Combats et amours sont les deux motifs principaux de l'épopée.
(Voir l'étude de F. Billiet et F. Lambrecht, 1970).

« La naissance mystérieuse de Banna « est un des *ullalim* du cycle Banna-Dulliyaw, du Sud Kalinga, dont les protagonistes sont les héros Dulliyaw de Dulawon et son fils Banna. Le personnage non humain est *Bwa* (*buwá*) noix d'arec - qui est traitée comme un être

[1] Est-ce une épopée ? A vérifier
[2] Voir la traduction d'Edgar B. Maranan et Nicole Revel-Macdonald.
[3] Trois épopées : *Sandayo, Dumalinao* et *Tobig*.
[4] Dont le héro se nomme *Bantugan*. Voir l'article d'Imelda J. DUMAUAL.

humain, jouant un rôle important – déjà dans le premier épisode et plus encore dans les événements successifs qui mettent Dulliyaw dans une situation impossible. C'est par l'intermédiaire de la noix d'arec (de Dulliyaw) que la jeune fille Dinanaw tombe enceinte et donne naissance à un fils que le narrateur nomme Banna. Les autres personnages sont Dulaw, la fiancée de Ya-u que Dulliyaw séduit. Il y a aussi les *Agta*[1], camarades de jeu du jeune Banna. Les autres personnages sont peu importants dans le déroulement de l'histoire.



L'histoire commence lorsque les fiancés Dulaw de Kagayan et Ya-u rencontrent une noix d'arec qui les invite à une fête à Madogyaya. Là-bas, Dulaw attire l'attention de Dulliyaw de Dulawon. Décidé de séduire Dulaw, Dulliyaw enivre Ya-u avec de l'alcool de canne à sucre. Pendant le sommeil de ce dernier, Dulliyaw - par ruse - arrive à faire chiquer du bétel à Dulaw, après quoi il lui déclare qu'en ayant accepté et chiqué la noix d'arec, elle a, par ce geste, accepté sa proposition de mariage. Dulliyaw ajoute qu'il sera chez elle la deuxième nuit.

Chose dite, chose faite. La deuxième nuit, Dulliyaw arrive chez Dulaw, chique du bétel avec elle et lui dit qu'il est venu l'emmener chez lui à Dulawon. A ce moment-là, un coq chante. Les villageois se réveillent. Dulliyaw quitte la maison de Dulaw, mais rencontre un homme avec une hache qu'il tue aussitôt. Les hommes du village se resserrent autour de lui, mais Dulliyaw monte à un arbre. Puisque personne ne veut attaquer Dulliyaw, Ya-u décide d'appeler les soldats espagnols de Sakbawan (à la frontière est).

Guwela, le commandant espagnol de la garnison grimpe dans les hauteurs de Kalinga et ordonne de capturer Dulliyaw, toujours assis sur une branche d'arbre. Voyant qu'il n'y peut rien, Dulliyaw n'offre aucune résistance et se laisse mettre des menottes. La jeune fille Dulaw est également arrêtée, et les prisonniers sont emmenés à Sakbawan.

[1] Appelés aussi *Aeta*, groupe ethnolinguistique voisin.

Trois ans s'écoulent. Dulaw demande à Dulliyaw un peu de bétel à chiquer. Ce dernier prend de son sac la dernière noix et commence à la couper en lamelles, mais avant qu'il ne put en offrir à la jeune fille, la « noix coupée » disparaît.

A ce point, le narrateur brusquement change de scène : on est transporté au village de Magobya où Dinanaw, une riche jeune fille prend un bain dans la rivière. Celle-ci aperçoit le morceau de noix, le prend et le chique.

Sans que le narrateur en parle, on est censé savoir que c'est le même morceau de noix qui a disparu lorsque Dulliyaw voulait la donner à Dulaw et, qu'en la chiquant, Dinanaw a conçu puis accouché d'un fils nommé Banna.

Trois ans plus tard, le petit Banna joue avec les autres garçons de Magobya (les *agtá*) qui lui disent que s'il est vraiment Banna, il est le fils de Dulliyaw emprisonné à Sakbawan par les Espagnols. Banna raconte tout cela à sa mère qui lui dit que c'est faux.

En un instant, le petit Banna devient un jeune homme vigoureux, qui crie vengeance. Une force singulière le transporte, avec ses compagnons, dans les plaines de Sakbawan. Banna tue Dulaw. Un de ses compagnons retrouve Dulliyaw et lui annonce que Banna est son fils.

Tout le monde monte sur un rayon de lumière rouge et se retrouve aussitôt au village de Magobya. Banna informe sa mère que le bel homme qu'il emmène est son père et son mari à elle. Dulliyaw offre à Dinanaw une noix d'arec et du bétel que cette dernière accepte en souriant. Ils se réjouissent, chiquent, mangent et dorment.

Le lendemain, une force singulière transporte le village entier de Magobya à Dulawon; le festin commence aussitôt et continue jour après jour.

2. Hudhud et Alim (Ifugaw)

L'*alim* et les *hudhud* sont des formes littéraires épiques qui traitent des « divinités » (ancêtres) et des événements dans le monde supérieur (le ciel). Un ensemble de mythes/ récits entourent ces épopées.

Le ***hudhud***, qui signifie « chanson de la récolte », raconte la création du monde et l'histoire des Ifugaw. L'épopée parle de phénomènes cosmologiques; elle est remplie de héros et abonde en combats.

Deux heures au moins sont nécessaires pour raconter un *hudhud*. Des sections de cette épopée sont chantées exclusivement par des femmes pendant les longs désherbages et récoltes

des rizières, les mariages, à la veillée d'un mort et aux secondes funérailles (exhumation des os).

Les relations sociales entre les humains mais aussi la richesse, le courage et la force, la beauté sont les thèmes traités dans une épopée *ifugaw*.

Le *hudhud* est composé de strophes de deux vers et demi, et il est toujours chanté. Un soliste chante le premier et le second vers de chaque strophe - qui raconte l'histoire - et le public chante le demi-vers - un refrain qui ne semble pas en rapport avec l'histoire.

Le *hudhud* « Aliguyon de Gonhandan » raconte une série de combats entre Aliguyon, fils d'Amtalao de Hannanga et Pumbakhayon, fils de Pangaiwan de Dalig-digan, afin de mettre fin à une vendetta. En arrière fond, des rituels sont décrits ainsi que les relations aux non humains et les manières de combattre. Les combats mettent à l'épreuve le courage de l'adversaire dans un corps-à-corps au milieu de grains et de greniers à riz. A la fin, Guban, la sœur de Pumbakhayon est mariée à Aliguyon. Une cérémonie célèbre les noces.
(voir références)

3. Lam-ang (Ilokano)

Très populaire dans les régions où l'ilokano est parlé (Ilocos Norte, Ilocos Sur, La Union, Abra), ce poème folklorique - une histoire métrique - a peut-être été écrit par Pedro Bukaneg - poète ilokano - en1640[1]. Il raconte les aventures et les prouesses du héros, Lam-ang. Des techniques y sont aussi décrites tels que les préparations pour accoucher, la fabrication des armes, les variétés de bois utilisés pour la construction d'une maison, les variétés de riz, les vêtements pour le mariage, etc. Cette épopée, qui a cinq versions, a été enregistrée pour la première fois en 1889[2].

---

[1] Selon Castro, la première version date de 1890 d'Isabelo de los Reyes, voir note 2, p. 60, 1984. Voir aussi Beyer dans Castillo y Tuazon, 1968, p. 35.

[2] Sur le site (**dorénavant invalide**) www.pantas.ph : « … The earliest recording of the poem was given by Fr. Gerardo Blanco to Isabelo delos Reyes, who published it serially in *El Ilocano* from December 1889 to February 1890, with a Spanish translation in prose, and also reprinted it in his *El Folklore Filipino*, Vol. 2 (Manila: Imprenta de Santa Cruz, 1890), under the title *"Vida de Lam-ang (antiguo* [antique] *poema popular de Ilocos)"*, with the Ilocano texts and text translation in Spanish. Important subsequent editions of Lam-ang are those published by Canuto Medina in 1906; the one serialized in *La Lucha* from Feb. 20, 1926 to June 5, 1926; the Parayno version of 1927; and the composite version of L.Y. Yabes of 1935. Coming to light as it did just when the *awit* and *corrido* (metrical romances) were becoming very popular, the story of Lam-ang inevitably came to be retold also in *awit* form. As a matter of fact, it is the *awit* version of Lam-ang, published in 1927 by the Imprenta Parayno Hermanos (Calasiao, Pangasinan), which specialized in the printing of Iloko *awit* (or *panagbiag*), which became the most popular version of this folk epic. It carries the long title characteristic of *awit*, *Historia a Pacasaritaan ti Panagbiag ni Lam-ang iti Ili aNalbuan nga Asaoa ni Doña Ines Cannoyan iti Ili a Calanotian*, and opens with a religious invocation, also characteristic of

L'épopée comporte des éléments préhispaniques, mais aussi des valeurs chrétiennes comme les noms des personnages Don Juan Panganiban (le père), Marcos (le plongeur), et Doña Ines Cannoyan (l'épouse de Lam-ang). De plus, elle commence par une invocation au Saint-Esprit «Dios Espiritu Santo». Lam-ang est la seule épopée connue d'un groupe ethnolinguistique christianisé. (Celle de Bikol n'a jamais été enregistrée ou retranscrite).

Synopsis[1]

Lam-ang est le fils de Don Juan Panganiban et de Namongan, appartenant à une famille aisée de la ville de Nalbuan, située dans la vallée de la rivière Naguilian (province de La Union)[2]. Née d'une prouesse physique inouïe et déjà dotée de la faculté de parler, l'homme-enfant suggère à ses parents de le nommer Lam-ang. Il grandit si vite qu'à neuf mois, il atteint la taille d'un homme adulte ; très agile et bien musclé, il suscite la peur et le respect de sa communauté.

Lam-ang part à la recherche de son père qui est allé chasser dans le pays Igorot avant sa naissance. Se munissant de plusieurs pierres efficaces et accompagné d'animaux domestiques dotés de dons singuliers, il s'envole au-dessus des hauteurs de la Cordillera, où il s'arrête pour manger, dormir et rêver de ce qu'il va rencontrer en pays Igorot.

Une fois là-bas, Lam-ang voit son père décapité. Le seul moyen de lui redonner vie est la vengeance[3]. Lam-ang tue, un à un, tous les guerriers Igorot : personne ne résiste à la prouesse du héros, sauf un qui, réduit à la difformité, témoigne de la vengeance de Lam-ang à son peuple. Entre-temps, le héros rentre en son pays afin de raconter ses aventures aux siens. En chemin, il rencontre un crocodile dans une rivière et le tue.

Puis il tombe amoureux, et se dirige, avec son chien et sa volaille, vers Calunitian où habite Doña Ines Cannoyan, une femme à la beauté réputée.

Lam-ang voulait une compagne qui ne soit pas de son village, contrairement aux volontés de sa mère. Sur le chemin, il rencontre un amant découragé qu'il tue. Il arrive enfin à Calunitian où de nombreux soupirants s'exhibent en prouesses surhumaines afin d'attirer l'attention d'Ines. Lam-ang gagne, aidé par ses dons surhumains et par ses animaux singuliers.

---

awit. According to Manuel, Yabes relied mainly on this Parayno version when he did the composite version of Lam-ang in 1935 and translated it into English. The Yabes English translation of Lam-ang is, by the way, the most widely-known translation in the Philippines today… ».

[1] Voir Castro & al. 1984, pp. 57-106. Pour un passage en langue vernaculaire *idem* p. 67.

[2] Frontière avec l'ancienne Mountain Province, pays des groupes ethnolinguistiques considérés comme les ennemis des Ilokano de l'époque.

[3] Relations de conflit entre les Igorot et les Iokano. Ces conflits sont-ils préhispaniques?

De l'or, des domaines et d'autres objets de valeur sont donnés en dote. Les noces sont célébrées avec splendeurs. Pourtant, Lam-ang n'est pas à l'aise : la tradition de la communauté de sa femme veut qu'il pêche un poisson très rare, le *rarang*; s'il ne s'y appliquait pas, il perdrait la face.

Avant de s'embarquer en mer, Lam-ang a la prémonition d'une malchance. Il sait que dans les profondeurs de la mer, il rencontrera un requin, le *berkaran*, et qu'Ines saura exactement l'heure de cette malchance lorsqu'elle verra danser l'échelle de la maison[1] et la marmite se casser en deux.

Contraint de partir, il plonge dans les profondeurs et est avalé par un requin, comme avait prévu la prémonition. Ines, de son côté, voit l'échelle de la maison danser et la marmite se casser en deux, puis elle se lamente.

Le coq, la poule et le chien consolent Ines et lui disent que si les os de Lam-ang sont récupérés, on pourra le ressusciter. Tous se dirigent vers la plage, dont le plongeur Marcos, afin de récupérer les restes de Lam-ang.

Marcos plonge et réussit à ramasser tous les os; le coq les restitue à leur forme humaine et demande à Ines de couvrir cette forme avec son tablier[2] puis de lui tourner le dos. Sur ce, le coq chante, la poule bat des ailes et le chien aboie deux fois, tout en tapotant avec ses pattes les os assemblés.

La vie entre alors de nouveau dans Lam-ang, et il regagne sa forme humaine, en chair et en os. Comme quelqu'un qui se réveille d'un long sommeil, il embrasse sa femme; celle-ci lui raconte l'accomplissement des prémonitions et sa grande tristesse. Sur ce, Lam-ang et Ines, accompagnés de leurs animaux rentrent chez eux et ont vécu heureux.

4. Hinilawod (société Sulod, île de Panay)

La plus ancienne et la plus longue[3] épopée de l'île de Panay, est composée de 18 épisodes/ histoires dans sa forme complète, mettant en scène trois générations. Cette épopée de 28.000 vers est constituée de deux récits principaux: celui de *Labaw Donggon* (ou *Dengan* ou encore *Dingin*) raconte les aventures de trois frères (*Labaw Donggon*, *Humadapnen* et

[1] Pour y monter car les maisons sont sur pilotis.
[2] Le héro sama Silungan Baltapa (épopée de Tawi-Tawi, voir bibliographie) revit aussi grâce au foulard de Magkapala (voir Revel, 2005).
[3] Chanter en continu prendrait 30 heures.

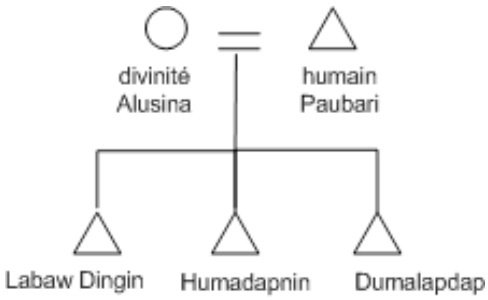
Dumalapdap) et celui de son frère *Humadapnen* (ou *Humadapnon*) raconte les aventures de ce dernier.

Il existe un résumé sur le site : http://en.wikipedia.org/wiki/Hinilawod

Résumé[1]

Première partie. Alusina, « divinité » (gardienne/ ancêtre ?) des mers de l'Est épouse Paubari, un humain. Ce mariage provoque le mécontentement des « divinités », notamment de Maklium-sa-t'wan, « divinité » des vallées et des plaines, qui complote une vengeance avec d'autres « divinités ».

Pendant sept lunes, le royaume d'Alusina et de Paubari subit tempêtes et inondations ; il aurait été impossible d'échapper à une mort certaine sans l'aide de Suklang Malayon, gardien des foyers heureux, qui leur conseille de se refugier sur le Mont Madyaas. Le déluge terminé, ils descendent dans les plaines, vivent en paix et ont des enfants. Alusina a des triplés : Labaw Dingin, Humadapnin, Dumalapdap, trois géants dotés de force surhumaine.



Deuxième partie (aventures de Labaw Dingin). L'aîné part le premier à la recherche de celle qui sera sa femme. Il la trouve en la personne de Anggoy Ginbitinan (sa première épouse), pour qui il doit d'abord vaincre le monstre, Manaluntad. Pour sa deuxième épouse, Abyang Diriinin, il devait tuer une hydre nommée Sikay Padalogdog. Pour sa troisième épouse, Nagmalitung Yawa Sinagmaling Diwata, il doit combattre Saragnayan, seigneur de l'obscurité. Mais, vaincu, Labaw Dingin est emprisonné durant de longues années. Il fut libéré par ses fils qui, comme lui, peuvent accomplir des actes extraordinaires. Le cadet, Asu Mangga, celui qui a le cordon ombilical non coupé, le libère en tuant la « divinité » de l'obscurité.

[1] Tiré de Del Castillo y Tuazon, p. 30-31. Pour un autre résumé et un passage en langue vernaculaire voir Castro, 1984.

Troisième partie (aventures du second fils). Humadapnin, le deuxième fils d'Alusina, s'en va dans le but de venger son frère ainé. Sur le chemin, il rencontre une mauvaise femme Pinganun-Pinungganum qui le séduit par sa beauté. Mais son compagnon de route, Buyong Matan-ayon, réussit à rompre le sortilège et ils s'échappent. Au cours de ce périple, Humadapnin rencontre un gros bloc de pierre au cœur même du pays d'Umban Pinaumbaw. Aidé par sa cape [tissu] « magique », il soulève le rocher comme une plume. Pour cet exploit, une princesse lui est donnée. La troisième aventure consiste à faire disparaître l'avarice de la mauvaise femme, Burigadang Pada Sinaklang Bulawan[1].

Quatrième partie (aventures du benjamin). Dumalapdap est le troisième fils d'Alusina. Sa première aventure consiste à gagner le cœur de Lubay-mubyok Hanginin si Mahuyok-huyokan, « divinité » de la brise du soir. Mais celle-ci est gardée par des monstres féroces. Il lui faut d'abord combattre Balanakon, monstre à deux têtes, gardien de la crête qui mène au palais. Il réussit avec l'aide d'un *duwende*[2]. Il doit ensuite combattre Ayutang, une énorme chauve-souris; la bataille est longue et intense, mais Dumalapdap réussit en infligeant une blessure fatale à l'aisselle du monstre, seule partie vulnérable de son corps. Le monstre, grogne de douleur et halète. Soudain, la terre sous ses pieds tremble et la crête se coupe en deux. Les rochers tombent dans la mer, mais ré-émergent, devenant les îles de Panay et de Negros[3]. Après ces batailles, le héros rentre chez lui en emmenant sa « divinité » de la brise du soir. N'ayant plus de mondes à conquérir, les îles de Panay et de Negros sont partagées entre les trois frères. Labaw Dingin devint le chef de Irong-Irong (Iloilo), Humadapnin celui de Hantik (Antique), et Dumalapdap celui de la région d'Aklan.

Alusina et Paubari (les parents) retournent au Mont Madyaas[4] où ils vivent en paix.

Le ***Maragtas*** est un autre ouvrage des **Visayas** ; il n'est pas vraiment une épopée mais une chronique arrangée en strophes récitées (et non des vers chantés). D'auteur inconnu il a été traduit en anglais[5] :

---

[1] Signifie « or » en minangyan (langue des Mangyan du sud de Mindoro).
[2] Un nain ou lutin, être généralement bienveillant.
[3] Nous voyons ici la mince distinction entre mythes et épopées, car dans l'épopée on retrouve l'origine des lieux.
[4] Pour les Mangyan Patag du sud de Mindoro Madiyas est un lieu en direction du nord-ouest.
[5] Source de W.H. Scott, 1984, p. 91 et p. 149. L'article dans Wikipedia est assez sérieux : https://en.wikipedia.org/wiki/Maragtas (consulté en septembre 2016).

MONTECLARO, Pedro Alcantara. Maragtás kon (historia) sg pulô nga Panay kutub sg iya una nga pamuluyö, tubtub sg pag-abut sg mga taga Borneo nga amó ang ginhalinan sg mga Bisayâ, kag sg pag-abut sg mga Katsilâ. *(Note: sg devrait être écrit sang)*. *Maragtas* ou Histoire de l'île de Panay et de ses premiers habitants, de l'arrivée des Bornéens - desquels les Bisayà descendent – jusqu'à l'arrivée des Espagnols.
Publié par Kadapig sang Banwa (Advocate of the Town), Salvador Laguda, Imprimé par El Tiempo Press, Iloilo, 1907.

Divisé en six parties, le *Maragtas* raconte l'origine des Bisayà et leurs îles. Dix *datu* opprimés de Brunei, quittèrent leur pays et s'établirent en 1212 dans les îles Visayas. Des descriptions détaillent leur installation et le développement de leur société puis l'éclatement de leurs bourgades lors de la séparation des dix *datu*, la promulgation et l'exécution de leurs lois, l'assassinat de leur ancien chef cruel (Sultan Makatanaw), et le développement des techniques agraires et de l'éducation.
En parallèle, le *Maragtas* raconte l'amour entre le *datu* Sumakwel et son épouse infidèle Kapinangan[1], punie par le mari furieux, mais sauvée par les gens de Brunei qui eurent pitié d'elle. Plus tard, elle devient *Alayon*, « divinité » des Aeta. Sumakwel, ignorant qu'elle était son épouse, tombe amoureux et l'épouse.

Autre parallèle : la naissance des jumeaux *Adlaw* (soleil) et *Bulan* (lune) de Datu Bangkaya[2] et l'aventure de Kutoring avec les crocodiles.

5. Ibalon (Bikol)

L'épopée ***Ibalon*** est un poème épique bikolano qui raconte la formation de la région de Bikol et les prouesses de ses rois et de ses héros. Au 19ème siècle, le prêtre espagnol Jose Castaño traduisit le texte original en espagnol, ensuite publié en 1896 à Madrid (Retana, Wenceslao. Archivo del Bibliofilo Filipino).

Trame

[1] Sumakwil et Kapinganan sont les ancêtres (*'apu*) des plantes cultivées chez les Mangyan Patag du sud de Mindoro.
[2] Voir le site https://en.wikipedia.org/wiki/List_of_recorded_datu_in_the_Philippines (consulté en septembre 2016).

L'histoire raconte les exploits de *Baltog*, guerrier puissant de Batavara, découvrit par hasard la région d'Ibalon, belle et luxuriante qui a une superficie étendue, un sol fertile, et est à l'abri des typhons. Baltog décida d'y établir son royaume (sic ?). Au cours du temps, le royaume devient prospère et paisible. Mais un jour la paix de la région est perturbée par un gigantesque sanglier anthropophage qui détruit les récoltes et dévore les hommes. Ibalon devient une terre inculte et de nombreux habitants meurent ou sont mutilés.

Baltog décide d'affronter l'ennemi. Il va aux champs sous couvert de l'obscurité de la nuit et attend longtemps sous les bosquets. Lorsque le sanglier arrive près de sa cachette, il bondit. Homme et bête se battent au corps à corps jusqu'à ce que la bête soit vaincue. Puis la paix revient dans la région.

Cette paix ne dure pas. Un jour d'énormes buffles (*karabaw*) viennent suivis par des requins ailés et des crocodiles géants. Les hommes (humains) sont affolés ; la destruction et la mort s'ensuivent. Baltog, vieux et faible, ne peut défendre son royaume.

Toutefois, Handiong, un puissant guerrier du royaume voisin, vient offrir son secours. Toute la journée, Handiong et ses soldats combattent les monstres et au crépuscule, tout est terminé. Les monstres sont vaincus, excepté Oriol le serpent qui se transforme en une femme. Mais Handiong repousse les avances du serpent-femme et conclue un pacte avec lui : délivrer les montagnes de tous les mauvais esprits (*salimaw*) ; ce qui est fait.

Cette victoire met fin à la deuxième menace qui pesait sur la paisible région d'Ibalon.

Sous le règne de Handiong, Ibalon devient encore plus prospère et Rabut – monstre redoutable - veut s'en emparer ; il a le pouvoir de changer les hommes (humains) en pierre.

Ibalon a encore de la chance ; un jeune guerrier, Bantong, lui vient en aide. Avec une poignée d'hommes, il va dans l'antre de la bête qui fait la sieste. Bantong inflige des coups fatals au monstre. Grognant d'agonie et suffoquant, le monstre fait trembler la terre que la mer engloutit aussitôt.

A partir de ce moment-là, Ibalon change d'aspect. De nouvelles îles émergent, la rivière Inarinan change son cours et un lac remplace la montagne à Bato. Une très haute montagne avec un cône parfait émerge et domine les plaines : c'est le volcan Mayon[1].

[1] Là encore la distinction mythes/épopées est ténue car la fin de l'épopée est un mythe d'origine des lieux.

4. Autres formes poétiques : devinettes, proverbes, chansons, comptines

1. Les **devinettes** (*bugtong*[1]) sont des couplets de rimes qui présentent une énigme à résoudre. Il peut y avoir de six à quatorze syllabes par ligne. Riche en images tirées de la vie quotidienne et de l'environnement, la devinette se caractérise généralement par une progression de cette image en métaphore : résoudre une devinette dépend beaucoup de la manipulation de la métaphore et de l'imagination (de l'esprit). « Jouer aux devinettes » se dit *bugtungan*.
Les devinettes sont répandues dans tout l'archipel. Elles ont été transmises de génération en génération, d'autres sont nouvelles.

Une devinette est constituée de quelques critères récurrents :
- une formulation d'une ligne de 6 à 14 syllabes, constituée de deux parties (ou deux phrases). Chaque phrase exprime une caractéristique qui représente un autre objet à identifier.
- Les deux phrases riment.
- la chose à trouver fait partie du quotidien, de l'observation des objets communs.

Dalá mo, dalá ka	Tu les portes, ils te portent
Dalá ka pa ng iyóng dalá.	Tu es (en plus) porté par ce que tu portes.
Mga paa	Les pieds
Hindî tao, hindî harì	Ni homme ni roi
nagsúsuót ng sari-sari	(mais qui) porte des vêtements variés
Ang sampayan	L'étendoir
Eto na si Lélong	Voici déjà Grand-père
búbulóng bulóng	qui chuchote, chuchote
Ang hangin	Le vent
Bumbóng kung liwánag	Contenant cylindrique le jour
Kung gabí ay dagat.	la nuit c'est une mer
Ang banig	La natte

[1] Aussi *palaisipan* « devinette ; énigme ; puzzle ». (racine *isip*)

Kinain na't naúbos	Mangé et consommé,
nabubuô pang lubos	(mais) il/ elle reprend sa forme d'origine complète
Ang buwan	La lune
Isáng bugtóng na batà	Un enfant unique
dî mabilang ang diwà	(mais qui) a des idées innombrables.
Ang bugtong	La devinette
May isang prinsesa	(Il y a) une princesse
nakaupo sa tasa.	assise sur une tasse
Ang kandila	la bougie

2. Les **proverbes** (*salawikain*) regroupent les adages, les maximes et les petites vérités généralement exprimés en images tirées de la vie quotidienne sous forme de métaphores. Comme la devinette, ils sont composés de couplets en rimes. Chaque vers est constitué de cinq à douze syllabes. Le proverbe décrit une situation, puis un commentaire ou une observation didactique s'en suit. Ils constituent un « petit guide pratique » de la vie. Autrement dit, le sens général est philosophique et/ ou moral.

May tainga ang lupà	La terre a des oreilles
May pakpák ang balità.	Les nouvelles ont des ailes[1].
Malakás ang loób	Le fort intérieur est vaillant/ sage
Ngunit mahinà ang túhod.	mais les genoux sont faibles.
Aanhin pa ang damó	Que faire de l'herbe
kung patáy na ang kabayò	quand le cheval est mort
Lumilipas ang kagandahan	La beauté passe
ngunit hindî ang kabaitan.	mais pas la bonté du cœur.

[1] Autrement dit « les nouvelles vont vite ».

Pagwalâ ang pusà	Lorsque le chat n'est pas là
magulo ang dagâ	les souris sont dissipées/ jouent.
Kung ano ang kabataan,	Telle jeunesse,
siya rin ang katandaan.	telle vieillesse
Ang kata-katayak	De petites gouttes d'eau de mer s'écoulent continuellement
sukat makapagkati ng dagat.	suffisent à l'assécher[1].
Ang maralang[2] *bayani*	Le héros qui emporte beaucoup
nagsasawa ng hulí	sera rassasié de ce qu'il attrape.
Natutuwâ kung pasalop	Joyeux quand il demande une mesure de riz
kung singil'y napopoót[3]	fâché lorsqu'on le lui réclame[4].

3. Les poèmes courts *tanaga* (pour plus de détails voir B. Lumbera, 1986, pp. 12-21)

Des poèmes courts étaient récités pour presque tous les événements, que ce soit la récolte, la prière pour un malade, les prières de guérison (blessure, maladie, etc.) ou un enterrement. Le fait qu'ils étaient utilisés pour les prières, indique qu'ils étaient davantage des invocations/ paroles rituelles (voir James Fox). Le *tanaga* - quelque fois appelé *talinghaga*[5] ou quatrain allégorique - est un quatrain heptasyllabique ou parfois octosyllabique de vers en monorimes[6]. La transmission orale des *tanaga* a été facilitée par l'uniformité du nombre de syllabes et les monorimes. Les thèmes ressemblent à ceux des proverbes. La différence entre les proverbes et les poèmes courts réside dans le fait qu'il y a deux vers de plus dans les derniers, qui permettent une expression émotionnelle et intellectuelle plus profonde/ complète que celle des proverbes[7].

Ang tubig ma'y malalim	Bien que le cours d'eau soit profond

[1] L'eau salée des larmes font partir le chagrin.
[2] *Ma* + *dala* + ligature *-ng*.
[3] *Poót* « détester, avoir la haine ».
[4] Autrement dit « Les bons comptes font les bons amis ».
[5] Vicassan, « allégorie, métaphore ».
[6] Dont tous les vers ont la même rime.
[7] B. Lumbera, 1986, p. 20.

malilirip kung libdin	on peut le mesurer (en une seule brasse)
itong budhing magalíng	cette bonne conscience
maliwag pag hanapin	est longue à trouver[1].

Mataas man ang pahò	L'arbre *pahò*[2] est grand
malamba ang pagtubò	ses branches sont luxuriantes
ang duso rin ang lalo't	mais le galanga[3] se porte mieux
hangin'y dî maubo.	car le vent n'arrive pas à le casser[4].

Katitibay, Ka Tulos,	Reste solide, Ami Pilier,
sakaling datnang agos	en cas d'une inondation[5]
ako'y mumunting lumot	je suis une petite mousse
sa iyó'y pupulupot[6].	qui peut s'accrocher à toi[7].

Les poèmes octosyllabiques ont certainement une origine espagnole, car « l'octosyllabisme » était le système métrique par excellence en Espagne au 18e siècle. En outre, le livre de Noceda et Sancular (« Vocabulaire de la langue tagal », 1754, voir ci-après) a été écrit pour enrichir le vocabulaire des missionnaires ; il n'est donc pas exhaustif, car les poèmes ont été sélectionnés pour leurs thèmes chrétiens. Les poèmes à caractère grivois n'ont pas été recueillis.

La plupart des devinettes, proverbes et poèmes courts, repris dans les ouvrages de littérature tagalog, proviennent de trois principaux ouvrages[8] :

1. *Compendio de la lengua tagala* (« Grammaire de la langue tagal », de Gaspar de San Agustin, publiée à Manille en 1703
2. *Vocabulario de la lengua tagala* (« Vocabulaire de la langue tagal ») de Juan de Noceda et Pedro de Sanlucar[9], publiée à Manille en 1754

[1] B. et C. N. Lumbera, 1982, p. 9.
[2] Espèce de manguier philippin.
[3] *Kaempferia galanga* Linn.
[4] *Ibidem.* Une variante de « Le chêne et le roseau ».
[5] Littéralement « si le courant arrive ».
[6] *Pulupot* « croître/ s'étendre en s'entortillant, s'enrouler sur ».
[7] *Ibidem.*
[8] In B. Lumbera, 1986.
[9] Jésuite hispano-tagalog.

3. *Arte Poetico tagalo* (« Art poétique tagal ») du Père Francisco Bencuchillo 1710-1776 [Manila : Imp. De la Vuida de M Minuesa de los Rios], 1895.

Supports pédagogiques. Photocopies des proverbes courts, proverbes longs et poèmes courts de l'ouvrage de D. Enriquez, 2003, pp. 61-81. Pour une étude plus complète des proverbes et poèmes courts voir B. Lumbera, 1986, pp. 8-21.

Chez les **Mangyan Patag**, les poèmes (*'ambahan*) sont constitués de vers rimés de sept pieds[1] en une langue plus ancienne (utilisée essentiellement pour ces poèmes et les invocations rituelles en relation avec les ancêtres tutélaires) que la langue courante. Les caractères du script syllabique pré-hispanique des poèmes sont gravés sur des tiges de bambou au moyen d'un couteau, ils expriment essentiellement les sentiments et les événements qui jalonnent la vie des humains, ainsi que les relations entre les humains et les ancêtres.
Exemple d'un poème[2], parmi les centaines récitées[3] lors de certains rituels ou pendant la cour (littérature orale encore vivante): *A traduire du tagalog en français pour les étudiants en L3 de filipino*

Mag-kunkuno ti tawo	May tao nagsabi raw (nagkukuwenta)
Mag-lakaw di' mag-lakaw	Lumakad ng (na) lumalakad
Babaw bantud agdanan	Malapit sa mga bundok ng Agdanan
Nangaliwliw kay uryan	Habang (noong) lumilingon (tumatalikod)
Tida malagwin yi man	siya
Namatyag kay atabgan	Lugar na malayo na sa likod niya
Tida malagwin way man	Tinitingnan niya kung saan pumupunta
Nanangda lugayawan	Lugar na malayo pa sa harapan niya
Mag-kamoy ti pamgasan	Tumitingin sa himpapawid (langit)
Ma-arum-om ti bulan	Sa mga bituin sa likod ng mga ulap
Banta bay nakan kun man	At sa madilim na buwan (nakalabong buwan)
Kang yi naka-panlan-gan	Bakit ganoon ? (bakit kaya?)
Sa magka-timbay agdan	Dapat akong maghanap ng kanlungan[4]
Sa magka-twang bubungan	Sa mga malalapit na bahay doon
Dapat bay 'una kun man	Sa nayong iyon
Kang yi waydi waghayan	Kahit na pinipigil ako ng gabi
'Aldaw no sarurayan	Ipapatuloy ko ang aking paglalakbay
	Bukas sa pagsikat ng araw.

[1] Pour arriver à sept pieds il est courant d'ajouter les mots *man* (« aussi ») ou *wan* (emprunt du binukid – langue voisine – qui signifie « déjà »), ou d'ajouter une syllabe à un mot. Voir Postma 1989.
[2] Traduit par Elisabeth Luquin (p. 417, 2004).
[3] Dans A. Postma, 1989.
[4] Ou *silungan*.

4. **Les chansons** des différentes sociétés (ou groupes ethnolinguistiques) de l'archipel ont une grande qualité lyrique, et sont très diversifiées. Elles s'inspirent et expriment toutes les étapes de la vie humaine accompagnés des sentiments : enfance (berceuses), relations amoureuses (chants de cour), mariage (par exemple chants comiques), mort (chants de guerre, de veillée mortuaire, etc.), et les invocations rituelles ; c'est-à-dire la vie quotidienne. Elles parlent aussi des activités comme la pêche, l'agriculture et la chasse, mais aussi de la nature (faune et flore). Cette dernière est décrite dans les chants ou bien utilisée (images, métaphores, etc.) pour exprimer les sentiments des hommes.

Le *Vocabulario* (l'un des trois ouvrages cités page précédente) liste différents types de chansons : *diona*, *talindao*[1] et *auit*[2] (chanté à la maison), *indolanin* et *dolayanin* (à l'extérieur), *hila*, *soliranin*[3] et *manigpasin* (pour ramer), *holohorlo* et *oyayi* (berceuses), *ombayi* (mélancolie) et *omiguing* (tendresse) (sentiments), *tagumpay* (chant de triomphe), *dopayanin* et *balicongcong* (chants marins), *hiliriao* (chant à boire).

Il identifie le *dalit*, hymne constitué d'un ou deux quatrains octosyllabiques en monorime ; c'est une forme littéraire flexible traitant de thèmes sérieux et qui se retrouve jusqu'au 19ème siècle (et 20ème ?).

Les chansons tagalog restées populaires sont les ***balitaw***, ***kundiman*****,** et ***tapat***, chants d'amour[4] chantés uniquement pour faire la cour (*mag-ligaw*) d'une part, et le ***dalit*** et l'***awit*** d'autre part. Elles sont tristes, émouvantes et chantées avec des tons plaintifs. Voir *infra* p. xxx pour ces types de chansons.

Support pédagogique. Donner les photocopies de chants, de D. Enriquez, 2003, pp. 82-92, et de Del castillo y Tuazon et B. Medina, 1968, pp. 56-63 (cet ouvrage ne comporte pas de version originale des textes et pas de bibliographie des sources).

---

[1] *Talindaw.*
[2] *awit* « chant ».
[3] *Suliranin* « problème ».
[4] L'amour est décrit d'une façon particulière et indirecte. L'amoureux doit exagérer sa souffrance et sa détermination de vaincre tout obstacle afin de gagner l'amour de la bien-aimée. Dans une des plus belles chansons d'amour "*Tagala Serenata*", l'amour est comparé à une fleur qui cherche le rayon de soleil sur lequel sa vie dépend.

La littérature écrite - prose et poésie - a pris ses racines dans les mythes, les devinettes, les proverbes, les poèmes et les épopées préhispaniques austronésiennes.
(C'est une évidence mais beaucoup de Philippins ne le savent pas/ ne s'en rendent pas compte... on peut dire qu'ils ont du mal à accepter leurs racines austronésiennes mélangées aux valeurs chrétiennes…)